



**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

9<sup>E</sup> ANNÉE — VOL. IV — N° 32  
OCTOBRE 1976



# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement  
par  
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

## SOMMAIRE

|                                                         |    |
|---------------------------------------------------------|----|
| Sixième Assemblée générale de l'AAAG . . . . .          | 3  |
| Avis très important. . . . .                            | 4  |
| A Naples : une causerie inédite d'André Gide . . . . .  | 5  |
| L'étrange Allemand de 1904 (suite) . . . . .            | 23 |
| "Hallelujah !", par André Gide . . . . .                | 43 |
| Henri Ghéon et <i>La Porte étroite</i> . . . . .        | 47 |
| Le dossier de presse de <i>Thésée</i> (suite) . . . . . | 51 |
| Revue des autographes. . . . .                          | 59 |
| Chronique bibliographique. . . . .                      | 65 |
| La Collection Gide du Musée d'Uzès . . . . .            | 67 |
| Correspondance . . . . .                                | 73 |
| Varia. . . . .                                          | 75 |
| Nouveaux Membres . . . . .                              | 78 |
| Librairie de l'AAAG. . . . .                            | 79 |
| Cotisations et abonnements . . . . .                    | 82 |

---

Le N° : 6 F    Ab. un an : 25 F (Étranger : 30 F)  
Payable à : Association des Amis d'André Gide,  
CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES  
**Amis d'André Gide**

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. André MALRAUX.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (+) et Jean PAULHAN (+),  
de l'Académie française ;  
M<sup>mes</sup> Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS  
et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE ;  
MM. Marc ALLÉGRET (+), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (+),  
Gaston GALLIMARD (+), Jean GIONO (+), Jean HYTIER,  
Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (+).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

M<sup>me</sup> Catherine GIDE, *présidente*.

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française,  
Georges BLIN, professeur au Collège de France,  
Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université Paul-Valéry,  
et Justin O'BRIEN (+), professeur à Columbia University,  
*vice-présidents*.

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD,  
Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT, *membres*.

M<sup>me</sup> Irène de BONSTETTEN, *trésorière*.

M. Claude MARTIN, *secrétaire*.

DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

Prof. Jacques COTNAM : French Dept., York University,  
4700 Keele Street, Downsview, Ont. M3J 1P3 (Canada)

SIXIÈME  
ASSEMBLÉE  
GÉNÉRALE  
DE L'AAAG

Madame Boutterin, propriétaire actuelle de la maison que Gide avait fait construire et qu'il habita de 1906 à 1927, a bien voulu nous renouveler son hospitalité pour cette année — et nous l'en remercions vivement.

C'est donc à la Villa Montmorency, 38, avenue des Sycomores, 75016 Paris (M° Porte d'Auteuil), qu'aura lieu, le SAMEDI 6 NOVEMBRE 1976, à 15 heures, la sixième Assemblée Générale de l'AAAG. Le présent avis tient lieu de convocation. Les Sociétaires qui ne pourraient assister à cette Assemblée sont invités à s'y faire représenter soit en remettant le *BON POUR POUVOIR* inséré dans le présent BULLETIN (après l'avoir complété et signé) au mandataire de leur choix, soit en l'envoyant (le plus rapidement possible) au Secrétaire de l'AAAG.

A l'ordre du jour : présentation et discussion des rapports de la Trésorière et du Secrétaire. Rappelons que le BAAG n° 29, de janvier 1976, a publié pp. 51-2 les comptes de l'AAAG qui seront soumis à délibération et approbation de l'Assemblée (à laquelle seront communiquées toutes les précisions possibles sur nos budgets 1976 et 1977). Il sera notamment proposé de porter les cotisations pour 1977 à 120, 50 et 35 F, respectivement pour les Membres Fondateurs, Titulaires et Étudiants.

### AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous rappelons à tous nos Membres les termes de l'avis paru à la page 76 du dernier SAAG — et auquel nombre d'entre eux ont d'ailleurs déjà répondu, ce dont nous leur sommes reconnaissants.

Peu avant la sortie, prévue pour décembre aux Éditions Gallimard, du tome IV des CAHIERS DE LA PETITE DAME, vol. 7 des CAHIERS ANDRÉ GIDE constituant notre publication annuelle pour 1975 et qui sera donc envoyé à tous nos Membres ayant cotisé pour cette année-là, paraîtra aux Éditions Klincksieck LA MATURITÉ D'ANDRÉ GIDE, gros volume qui constituera notre publication pour les deux années 1976 et 1977. Celui-ci ne pourra être immédiatement envoyé qu'à ceux qui auront déjà réglé leur cotisation 1977. Nous souhaitons que le plus grand nombre de nos Sociétaires consentent à cette légère anticipation — qui leur permet d'ailleurs de bénéficier des taux actuels de cotisations, avant que l'Assemblée générale du 6 novembre ne décide de les augmenter (v. page précédente).

RECONNAISSANCE  
À L'ITALIE  
UNE "CAUSERIE" INÉDITE  
D'ANDRÉ GIDE  
(Naples, juin 1950)

Trouvé dans les archives d'André Gide sous la forme d'un dactylogramme de dix feuillets, le texte qu'on va lire est celui d'une conférence, ou plutôt d'une "causerie" que l'écrivain fut invité à prononcer à l'Institut Français de Naples à la fin du mois de juin 1950. Il achevait alors un séjour de presque trois mois en Italie, d'abord avec Jean Denoël et Pierre Herbart, puis en compagnie de sa fille et de son gendre, Catherine et Jean Lambert, qui le quittèrent précisément à Naples, remplacés auprès de lui à nouveau par Herbart. Quelques jours plus tard, il rentrait en France — et n'en devait plus ressortir jusqu'à sa mort (1).

C'est dans le beau jardin en terrasse de l'Institut que Gide lut, devant un auditoire restreint, un texte où, selon ses propres termes, il saisissait l'occasion d'"exprimer (s)es sentiments sur l'Italie et de (s)'acquitter enfin d'une vieille dette de reconnaissance". Ce pays auquel il réserva sa dernière visite, ce pays qui avait pourtant été le dernier de ceux où l'avaient conduit ses voyages de jeunesse (2), Gide l'a en effet beaucoup aimé, et lui doit beaucoup. N'a-t-il pas écrit, un jour de fin de printemps où Cuverville s'était "endormi dans un nuage" et l'incitait à penser que "ce climat engourdissant (était) un peu responsable du rétrécissement, de l'étranglement de presque tous (s)es livres" : "C'est à Cuverville que j'ai dû achever presque chacun d'eux, contracté et faisant effort pour retrouver ou maintenir une ferveur que, dans un climat sec (à Florence, par exemple), j'avais facile et naturelle." (3)

---

(1) Sur ce dernier séjour italien de Gide, v. le livre de Jean LAMBERT, *Gide familial* (Paris : René Julliard, 1958), pp. 150-72.

(2) V. *infra* notre chronologie des voyages de Gide en Italie.

(3) *Journal*, 19 juin 1914, Pléiade p. 422.

Sans doute faut-il se garder d'une opposition schématique entre le nord et le midi, opposition pour laquelle Gide ne manquait pas, là comme ailleurs, de complaisance (4) ; mais le fait est que, tout en distinguant les dangers de ce climat et les défauts de ses habitants, il a eu pour l'Italie une constante affection, que celle-ci lui rendait en favorisant sa ferveur et son dynamisme créateur.

Cette causerie "A Naples" pourrait nous être le prétexte d'un "André Gide et l'Italie" — grand sujet qui méritera la grande étude qui n'a été qu'amorcée jusqu'ici (5). Puisse-t-elle nous être bien-tôt offerte !

Gide n'a pas eu le loisir de recueillir ce court texte en volume, ni même de le publier en revue. Compte tenu des circonstances où il fut écrit et prononcé, il apporte néanmoins une collection d'intéressants souvenirs et des éléments nouveaux sur plusieurs questions.

Tous droits réservés.

© Mme Catherine Gide.

---

(4) V. l'article de Colette DIMIC : "L'Opposition Nord/Sud dans l'évolution morale et esthétique d'André Gide de 1891 à 1911", à paraître dans le vol. 6 de la série *André Gide* (v. BAAG n° 30, p. 66).

(5) V. notamment : Giacomo ANTONINI, "André Gide et l'Italie", *La N.R.F.*, novembre 1951 (n° spécial d'*Hommage à André Gide*), pp. 61-5 ; G. VICARI, "André Gide et l'Italie", *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence*, t. XXVIII, 1954, pp. 109-36 ; Alain LÉVÊQUE, "Gide et l'Italie : Voyage et Création", *Quaderni Francesi*, vol. I, 1970, pp. 609-20, et "André Gide et la Littérature italienne", *Studi Francesi*, n° 44, mai-août 1971, pp. 290-8. Nous avons récemment appris qu'une étudiante de l'Université de Vérone, M<sup>lle</sup> Maria-Rosa ROSSETTI, travaille à une thèse sur *L'Italie des "Nourritures terrestres"*.



INÉDIT

## A NAPLES

Je m'étais pourtant bien promis de ne plus faire de conférences, de ne plus parler en public (1). Admettons que ceci ne soit pas une conférence à proprement parler, mais une simple causerie. Admettons que l'étroit auditoire que vous formez, rassemblés ici pour m'entendre, ne soit pas ce que l'on appelle communément un public ; permettez-moi de le considérer comme un groupement d'amis. Pouvais-je résister à cette occasion unique de m'adresser à vous, que m'offraient Jean Pasquier (2) et l'Institut Français ; à ce moyen d'exprimer mes sentiments sur l'Italie et de m'acquitter enfin d'une vieille dette de reconnaissance ? De tout temps, j'ai beaucoup aimé l'Italie ; en font foi les très nombreux voyages et séjours que j'y fis (3). C'est au point que j'ai beau passer la frontière, je ne parviens pas à me sentir étranger parmi vous ; de sorte que je voudrais jouer sur le mot *reconnaissance* : il en vient à signifier que je me reconnais parmi vous. Lorsque de tristes événements s'y sont pris de manière à nous opposer, j'en ai ressenti une intime souffrance et des blessures qui sont faites à un idéal et à un patrimoine communs. Vos grands auteurs figurent dans ma bibliothèque à côté de nos grands classiques français. Dans mon studio, à Paris, au dessus de ma table de travail un admirable masque est suspendu que ceux qui viennent me voir prennent souvent pour celui de Pascal :

---

(1) Cette conférence est en fait la dernière que Gide ait faite, et il n'en avait plus donné depuis trois ans (depuis, en juin 1947, ses discours d'Oxford et de Munich).

(2) Le directeur de l'Institut Français de Naples, que Gide connaissait depuis son précédent passage dans la ville, voyageant alors avec Robert Levesque : son *Journal* garde trace d'un "déjeuner excellent avec les Pasquier (...) en compagnie de Maurice Ohana", le 16 décembre 1945 (*Journal* 1939-1949, p. 286).

(3) V. *infra* notre chronologie de ces nombreux voyages et séjours de Gide en Italie.

c'est celui de Leopardi (4). Je n'en connais pas de plus agressif, de plus douloureux. On lit dans ses traits toute la possible détresse humaine (5), et je ne sais comment expliquer que mon optimisme à la fois naïf et résolu prenne appui sur elle ; car ce que m'enseigne surtout votre culture, c'est la joie, c'est la valeur de l'homme, c'est son attachement à la vie. Je puis sans crainte lui appliquer le vers de Virgile sur quoi s'achève le second chant de l'*Énéide*, vers que Virgile lui-même ne pourrait me reprocher de tirer à moi, car en en élargissant la signification je ne le trahis point et j'abonde au contraire dans son sens. Énée vient d'échapper au désastre du sac de Troie ; il importe pour lui de ne point perdre espoir ; il doit partir à neuf, mais il emporte avec lui son vieux père dont il prend charge sur ses épaules.

*Cessi et sublato montes genitore petivi.*

Je m'acheminai (6) et gagnai les hauteurs : *montes petivi*. Mais il assume cependant la tradition, le passé : *sublato genitore* (7). Spectacle de l'humanité. J'ai moi-même l'âge, aujourd'hui, que pouvait avoir le vieil An-

(4) Dès 1893-94, Gide se donnait à lui-même ce conseil : "Dans la chambre de travail, pas d'œuvres d'art, ou très peu, et de très graves : (pas de Botticelli) Masaccio, Michel-Ange, l'École d'Athènes de Raphaël ; mais plutôt quelques portraits ou quelques masques : de Dante, de Pascal, de Leopardi (...)." ("Feuillants", *Journal* 1889-1939, p. 49). Et l'on sait que la bibliothèque de la rue Vaneau s'ornait en effet du masque mortuaire de celui qu'il tenait pour le plus grand écrivain italien depuis trois siècles (v. *ibid.*, pp. 1327-8, 23 décembre 1938) et dont la gloire posthume était, comme celles "de Baudelaire, de Keats, de Nietzsche", celle-là seule qui lui parût "vraiment belle et digne d'envie" (*ibid.*, p. 1220, 19 septembre 1934). Cf. encore le témoignage de Giacomo ANTONINI : "Dans la littérature italienne, à part Dante et Pétrarque, (Gide) admirait surtout Giacomo Leopardi en qui, comme il me l'a souvent dit en me montrant le masque mortuaire de Leopardi qui était dans sa bibliothèque, il voyait un des plus grands poètes de l'époque moderne." ("André Gide et l'Italie", *La N.R.F.*, novembre 1951, *Hommage à André Gide*, p. 63).

(5) "La misère, parfois, arracha d'un Leopardi, d'un Verlaine des chants si inespérément beaux qu'on doute s'il sied bien d'accuser de sa cruauté pour eux la Nature." ("Emmanuel Signoret", 1901, in *Prétextes*, éd. 1963, p. 123).

(6) On comprend généralement *cessi* en sous-entendant *fato* : "je cédai au destin".

(7) "Ayant chargé mon père sur mes épaules". Les mots *Spectacle de l'humanité* ont été ajoutés dans la marge.

chise, et peut-être quelques années de plus. Je sais, je sens que j'appartiens au passé ; mais c'est une considération désintéressée qui me fait croire que la jeunesse, en rompant avec le passé, commettrait une grave erreur. Ce passé, cette tradition, ce n'est point tant un poids qui la tire en arrière et l'empêche : c'est une explication, une motivation du présent ; c'est une impulsion ; et là me paraît l'essence même et le rôle le plus important de la culture.

J'étais tout jeune encore lorsque je fus frappé par ces mots de l'Apocalypse (en ce temps, je lisais assidûment la Bible, avec une intense dévotion et sans aucun désir de critique). C'est, si je ne me trompe, une des paroles de l'Ange à l'une des Églises ; mais ma mémoire est défaillante et je puis me tromper : "Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne s'empare de ta couronne." (8) Cette couronne, c'est notre héritage. Et si j'en parle au début de cette causerie, c'est que vous, Italiens, et nous, Français, je nous sens cohéritiers d'une même culture. Les événements ont parfois disposé de nous et parfois jusqu'à nous opposer. Rien de plus tragique que les coups que nous nous portons alors l'un à l'autre. Nous sortons à peine d'une lutte fratricide et, des blessures de l'adversaire, c'est nous-mêmes qui souffrons. Nous sommes alors comme cet animal fabuleux dont parle Flaubert dans sa *Tentation de Saint Antoine*, le catoblépas, qui, par sottise, mange ses pieds (9). Quel que soit

---

(8) "Puisque tu as gardé ma consigne de constance, à mon tour je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va fondre sur le monde entier pour éprouver les habitants de la terre. Mon retour est proche ; tiens ferme ce que tu as, pour que nul ne ravisse ta couronne." (*Apocalypse*, III, 10-11). Telles sont en effet les paroles que Dieu, apparaissant à Jean en extase dans l'île de Patmos, lui enjoint d'écrire à l'Ange de la septième Église, celle de Philadelphie. Gide citait et commentait déjà ce "Tiens ferme ce que tu as" dans son *Journal* de 1893-94 ("*Feuilllets*", *op. cit.*, p. 46), et l'on retrouve au premier livre des *Nourritures terrestres* le développement d'un thème semblable.

(9) Dans la septième et dernière partie de la *Tentation*, Flaubert fait défiler devant saint Antoine une foule de monstres qui représentent la vie grouillant sous toutes ses formes, follement exubérante. Parmi eux, le Catoblépas, "buffle noir, avec une tête de porc tombant jusqu'à terre, et rattachée à ses épaules par un cou mince, long et flasque comme un boyau vidé. Il est vautré tout à plat ; et ses pieds disparaissent sous l'énorme crinière à poils durs qui lui couvre le visage." Il se présente à Antoine : "Gras, mélancolique, farouche, je reste continuellement à sentir sous mon

alors le vainqueur, n'importe quelle victoire est cruelle et l'on en sort tout appauvri.

Aujourd'hui, nous devons comprendre que notre culture même, cet héritage commun, ce trésor indivis qui nous est transmis mais que nous devons conquérir à neuf (10), sans cesse, et préserver, que cette couronne (pour reprendre le mot de l'Apocalypse) est en grand péril et menacée de toute part. Pour vous, Italiens, comme pour nous, Français, j'estime que le véritable ennemi, c'est ce qui nous divise ; ce qui cherche mais ne doit pas parvenir à nous opposer. C'est aussi pourquoi je voudrais parler, en dehors de toute politique, de ce qui m'attache à l'Italie. L'on m'excusera si je mets en avant des souvenirs personnels.

C'est, je crois, par la route des Alpes que l'entrée en Italie est la plus saisissante. Lorsque Goethe, descendant du Mont Saint-Gothard, s'écrit : "Enfin je suis né", c'est à ce cri que je m'associe de tout mon cœur. Ce mot a souvent été cité ; or ce mot est un contre-sens ; et comme j'en suis à peu près responsable, je voudrais d'abord m'expliquer à son sujet. Oui, je le tiens pour un excellent exemple de cet aphorisme de l'économie politique, sur lequel nous ne saurons jamais trop méditer : "La mauvaise monnaie chasse la bonne." J'ai cité ce mot dans une conférence que je fis à Bruxelles, il y a plus de cinquante ans, je crois (11). Il est extrait des admirables élégies dites *Élégies romaines* de Goethe. Or, quelques années plus tard, reprenant le texte allemand, je m'aperçus avec stupeur du grossier contre-sens que je venais de faire. J'avais lu : *Nun bin ich endlich geboren*.

---

ventre la chaleur de la boue. Mon crâne est tellement lourd qu'il m'est impossible de le porter. Je le roule autour de moi, lentement ; et ma mâchoire entr'ouverte, j'arrache avec ma langue les herbes vénéneuses arrosées de mon haleine. Une fois, je me suis dévoré les pattes sans m'en apercevoir." (*Œuvres* de FLAUBERT, éd. Thibaudet-Dumesnil, Paris : Gallimard, "Bibl. de la Pléiade", 1951, t. I, pp. 194-5).

(10) Héritage moins transmis que conquis : idée chère à Gide, qui l'a plaisamment illustrée au premier chapitre de *Thésée*.

(11) Dans sa conférence faite au cercle de la "Libre Esthétique" de Bruxelles, le 29 mars 1900, publiée sous le titre "De l'Influence en Littérature" dans *L'Ermitage* et recueillie dans *Prétextes* (éd. 1963, p. 11). Le vers en question est en effet le premier de la troisième des *Römische Elegien* : "Ehret wen ihr auch wollt ! Nun bin ich endlich geborgen !" Cf. le *Journal* du 30 mai 1924 (pp. 784-5) où Gide nota pour la première fois sa méprise.

Or c'est *geborgen* qu'il fallait lire, c'est *geborgen* que Gœthe avait écrit. C'est-à-dire : je suis enfin délivré, rescapé... de quoi ? de la cour de Weimar, des multiples liens et occupations et obligations mondaines et officielles qui paralysaient son développement spirituel. N'importe : le contre-sens fit prime ; il fut cité de-ci, de-là, et tout récemment encore, dans un article du *Monde* au sujet d'un livre récent sur l'Italie. Et comme, somme toute, j'en suis le premier responsable, je viens ici m'en excuser. L'on me dira que cela n'a pas grande importance ; car "Enfin je suis né" ne serait sans doute pas désavoué par Gœthe et exprime lui aussi fort bien son état d'esprit. N'importe : je tiens qu'il faut faire la guerre aux fausses citations, et les dénoncer chaque fois qu'elles méritent de l'être.

La première fois que je pénétrai en Italie, pourtant, je ne venais pas de Suisse, mais de l'Afrique du Nord. Je voyageais avec Paul Laurens, ce compagnon fraternel qui achevait d'user d'une bourse de voyage que venait de lui accorder l'Académie des Beaux-Arts. J'étais malade alors et ne pus profiter que très peu et très mal de ce premier voyage. Le second, beaucoup plus important, était ce qu'on appelle un voyage de noces ; c'est-à-dire que je le fis avec celle que je venais d'épouser. Nous venions de Suisse, mais ne descendions pas du Saint-Gothard. L'entrée en Italie par la passe de la Maloja, par l'Engadine, est, je crois, plus saisissante encore. On a laissé derrière soi Sils Maria où Nietzsche rongeaient son frein (12), l'austérité, la rigueur des glaciers ; et presque soudain, l'on découvre la grâce, le plaisir de vivre et

---

(12) Notons au passage ce salut à Nietzsche, que Gide n'est certes pas allé voir en décembre 1895 à Sils-Maria (quoique sa route, de Saint-Moritz à Chiavenna, par la Val Bregaglia, passât tout près du bourg où l'auteur de *Zarathoustra* "rongeait son frein"), mais dont il connaissait déjà assez bien la pensée, contrairement à ce qu'il devait affirmer plus tard, prétendant qu'"en 1897 (il) ne connaissai(t) Nietzsche même pas de nom" ("Préface à la traduction allemande des *Nourritures terrestres*", *La N.R.F.*, mars 1930, p. 322). Mais, entre temps, les recherches de Renée LANG ("*Gide et Nietzsche. Etude chronologique*", *The Romanic Review*, avril 1943, et *André Gide et la pensée allemande*, Paris : L.U.F. Egloff, 1949) lui avaient fait reconnaître que "(s)a connaissance de Nietzsche, ou (s)a première rencontre avec lui, remont(ait) à plus loin qu'(il) ne croyai(t)" et que son erreur de mémoire avait probablement trahi "(s)es réticences, (s)a résistance, (s)on impatience..." (lettre du 27 décembre 1946 à Renée Lang, citée in *André Gide et la pensée allemande*, p. 181). D'où, sans doute, le mouvement qui le pousse à citer Nietzsche ici.

l'aisance. C'est une très dangereuse épreuve, que je ne suis pas sûr d'avoir bien raisonnablement surmontée. Tout m'invitait à perdre un peu la tête : je ne sais trop pourquoi j'avais résolu de gagner Florence (que déjà je connaissais un peu et qui me paraissait valoir un traitement de faveur) par des moyens inusités. A Bologne, nous louâmes un grand landau à quatre chevaux (je crois bien) pour traverser les Apennins. Cela demandait deux jours et forçait à coucher à mi-route, au petit village de Covegliaio (13).

Vais-je raconter ici ce qui n'est guère à ma louange ? A ma grande honte, je sais fort peu, fort mal, l'italien encore aujourd'hui, bien que l'ayant passablement étudié. En ce temps, autant dire que je ne le savais pas du tout. Mais alors, pourquoi feindre de le comprendre ? Sur les murs de Covegliaio, mes yeux tombent sur une affiche, tandis que j'erre un peu avant de rejoindre ma femme. En gros caractères, je lis : "Qui a proibita la bestemmia." C'est-à-dire, ai-je compris depuis : "Interdit ici le blasphème", ce qui déjà peut paraître étrange. Mais mon imagination part de l'avant et, lorsque je reviens auprès de ma femme, je la terrifie à peu de frais, lui disant : "Quelles mœurs, dans ce pays ! Les rapports avec les animaux sont si fréquents qu'on a cru bon, ici, de préciser qu'ils seront l'objet de sanctions. Des affiches sont placardées, où je viens de lire : *Ici la bestialité n'est pas permise.*" J'en rougis encore.

Notre équipage, à Florence, fit sensation. Nous descendîmes à la très aimable pension de famille Girard, au Lung'Arno Acciaiuoli (14). On faisait table commune et aux repas se retrouvaient un député belge et sa femme, un livonien orientaliste qui devint par la suite notre compagnon assidu (15), plus deux Américaines fort belles, Mrs.

---

(13) Lafcadio, lui, on s'en souvient, "par fantaisie (...) avait fait à pied, en quatre jours, la traversée des Apennins entre Bologne et Florence, couchant à Covigliajo", et se souvenait avec émotion du bel adolescent dont "le curé de Covigliajo, si débonnaire" avait la garde" (*Les Caves du Vatican*, V, 1, Pléiade, pp. 822 et 824)...

(14) Où il était descendu dès son premier séjour à Florence, en mai-juin 1894.

(15) Il s'agit de Fédor Rosenberg, qui achevait à Florence sa convalescence, après une grave maladie qui l'avait longuement retenu dans une clinique ; c'est autour d'un piano et des poètes persans que Gide et lui se lièrent alors d'amitié. "La sympathie qui s'établit promptement entre nous fut si vive", écrira Gide à la mort de

disant ceci, je trouve grand contentement à songer à Benedetto Croce. Je tiens en particulièrement haute estime la grande figure de Benedetto Croce, mon aîné ; mais le temps est passé où j'aurais pu souhaiter le connaître. Le rencontrerais-je aujourd'hui, je crois que nous ne trouverions rien à nous dire, car ma pensée s'incline devant l'autorité de la sienne et, dans la discussion, je me sens trop maladroit pour ne point plier bagage aussitôt (22).

Malgré ma considération pour certains de vos auteurs récents (23), je dois dire que mon attention la plus vive a tendance à m'entraîner loin en arrière.

L'Italie, plus qu'aucun autre pays d'Europe sans doute, nous offre une extraordinaire succession de strates, d'époques très diverses, qui se superposent et l'on ne sait plus à laquelle il importe de prêter le plus d'attention. Tour à tour chrétienne et païenne, ou même simultanément parfois ; riche en antagonismes, et c'est là ce qui fait sa grandeur. Elle se raconte chez ses peintres autant et plus encore que chez ses poètes. Quelle école de dignité, de noblesse ! Et sans doute contemple-t-on ceux-ci, de nos jours, plus attentivement que l'on n'écoute ceux-là. Me trompé-je ? je ne crois pas que l'A-

---

(22) V. note précédente. "Des contemporains, (Gide) estimait Benedetto Croce à qui il aurait voulu qu'on donnât le prix Nobel. A plusieurs reprises, en me parlant d'un séjour à Sorrente et Amalfi qu'il se proposait de faire ce printemps, il manifesta l'intention d'aller trouver Croca. Puis, après un instant de réflexion, il ajoutait : 'Mais dites-moi, est-ce que vous croyez que les deux vieillards auront quelque chose à se dire ?'" (Giacomo ANTONINI, art. cité, pp. 63-4). De trois ans son aîné, Croce devait survivre une année à Gide. Nous avons eu en mains un exemplaire de *Per la Nuova Vita dell'Italia* (Naples, 1944), recueil des "scritti e discorsi 1943-1944" de Croce, orné de cette dédicace manuscrite : "Ad André Gide, grato delle sue benevole parole, ricambiando gli auguri e le speranze per la Francia e per tutto il mondo latino, si sente a lui accanto nel desiderio di lavorare all'alta opera che ci attende, di ricostruzione morale. Sorrento, 20 ottobre 1944. Benedetto Croce."

(23) "Gide, à la fin de sa vie, se tenait très au courant des livres qui paraissaient en Italie, si grand était encore son appétit de lectures. Il lut alors 'nel testo originale' Piovene, Moravia, Silone. Sa préférence allait à *Età Breve* de C. Alvaro, au *Cristo si è fermato a Eboli* (1945), de C. Levi. De tous les romans italiens des dernières années, c'est le chef-d'œuvre d'A. Palazzeschi, *Le Sorelle Materassi* (1934) qu'il mettait le plus haut." (Alain LÉVÊQUE, "André Gide et la Littérature italienne", *Studi Francesi*, mai-août 1971, p. 298).

rioste ou le Tasse aient encore de bons fervents lecteurs — si j'en juge par moi, comme dit l'autre. Mais Dante... a-t-il jamais été plus admiré, plus vénéré que de nos jours ? Je ne dis pas en Italie, ce qui serait tout naturel ; mais en France. Jamais temps ne me parut moins perdu que celui que je consacrai durant des mois à son étude ; reprenant celle-ci d'année en année pour une admiration sans cesse accrue (24). Mais, remontant encore plus en arrière et quittant la littérature italienne pour la latine, qui nous est particulièrement patrimoine commun, c'est Virgile qui m'accompagne à Naples aujourd'hui ; c'est la flotte d'Énée que mes yeux cherchaient hier au long des côtes de la Sicile. J'admire dans les *Géorgiques* les préceptes pour la culture de la vigne que les paysans de ces contrées favorisées du ciel appliquent encore aujourd'hui. Mais ce que j'admire surtout, et plus encore que la fertilité du sol, que la végétation exubérante, c'est l'exigence de l'homme et le parti qu'il tire de ces premières données. De même, dans chaque homme il y a le don, mais qui ne serait à peu près rien sans l'exigence. C'est là ce que j'admire surtout ; car il peut arriver qu'un individu ou qu'un peuple se repose après un grand effort, s'abandonne à la complaisance. Si durement que l'Italie ait été éprouvée par la guerre, elle fait preuve, à présent encore, d'une volonté de vie, d'une force de réfection exemplaires. J'avais souffert, oui, personnellement souffert d'apprendre la destruction du Ponte Santa Trinità de Florence (25). Combien m'a réjoui la nouvelle de la décision prise de la reconstruction, non point sur des données nouvelles, mais tel qu'il était, selon le projet de Michel-Ange, merveille de force, d'équilibre harmonieux, l'un des plus purs joyaux de Florence !

J'ai fait de longs séjours à Florence, que d'abord je préférerais à Rome, avant de comprendre que c'est à Rome pourtant que nous pouvons puiser, en raison de sa sévérité même, le plus profitable enseignement. Rome d'abord

---

(24) Voir l'étude de Floyd J.R. ZULLI, "Gide and Dante", *The French Review*, octobre 1955, pp. 9-12.

(25) Lors de son premier séjour à Florence, en 1894, il écrivait déjà, le 28 mai, à Valéry : "Rien ici de plus beau que le pont Santa Trinità" (*Correspondance Gide-Valéry*, p. 204), et à sa mère : "Ce qui m'a de suite le plus enchanté (après Florence tout entière), c'est, ici, le pont de trois arches dont je ne sais pas le nom (pas le vieux pont, l'autre, celui d'après, qui est une extraordinaire merveille) et que je trouve beau comme on trouve beaux des chefs-d'œuvres" (Lettre inédite).



fatigue, exténuée ; j'ai même parlé, dans mon *Journal*, de mon ennui à Rome (26), avant d'avoir su passer outre, comme je sus inviter à faire mon ami le peintre Maurice Denis. Je le rencontrai par grand hasard, certain soir, place Barberini, en face du petit appartement où nous étions descendus, ma femme et moi (27). Lui-même était depuis quatre jours dans la Ville Éternelle, descendu avec son ami Sérusier dans une pension tenue par des vieilles filles anglaises. Ô catastrophe ! le soir même de leur arrivée dans cette pension, une crise de *delirium tremens* abattait Sérusier. Force était de l'envoyer d'urgence au Monte Cassino, où précédemment il avait déjà fait une cure de désintoxication et où il était très aimé, ainsi que Maurice Denis lui-même. C'est par cette voie détournée que j'entrai en relation moi-même avec certains Bénédictins de cette célèbre abbaye, où je fus invité à faire un inoubliable séjour (28).

Les tragiques événements qui récemment dévastèrent ces lieux ont rendu ces souvenirs particulièrement douloureux (29)... Mais je reviens à Maurice Denis. Il ne me

---

(26) "Je n'ai jamais rien vu de plus vilain, de plus maussade et informe que Rome", écrivait Gide à sa mère en arrivant dans la Ville Éternelle, en avril 1894. Puis, dans les lettres suivantes : "Ce que nous nous embêtons ici..." — "Rome m'écrase un peu..." — "C'est une ville un peu fatigante pour moi..." — "Rome n'est plus tenable — ah ! la vilaine ville !..." — "Cette vieille ville m'est insupportable..." Etc... Dans son *Journal* de janvier 1896, il parle encore de son "ennui dans Rome" (p. 65).

(27) En janvier 1898. Le 26, Maurice Denis est arrivé à Rome à sept heures. "Je dîne fiévreusement et sors à huit heures. C'est sur la piazza Barberini, et j'y aperçois Gide et sa femme. Nous nous reconnaissons avec peine, nous nous croyons le jouet d'une illusion. Puis notre joie nous donne confiance, et nous voici au Pincio ensemble." (Maurice DENIS, *Journal*, Paris : Éd. du Vieux-Colombier, 1957, t. I, p. 125). "Promenades du soir avec Gide. Conversation sur les méthodes, sur l'art classique." (*Ibid.*, p. 129). "Les conversations de Gide m'auront été bien utiles." (*Ibid.*, p. 138). Gide et Denis se retrouveront à Rome en janvier 1904 : "Gide toujours épris de Rome ranime mon vieil enthousiasme. Je fais son portrait." (*Ibid.*, p. 203).

(28) De cet "inoubliable séjour" à l'abbaye du Mont-Cassin, Gide ne parle pas dans son *Journal*, mais il y fait allusion dans la "Dédicace" de ses *Notes sur Chopin*. Il l'évoquait dans une lettre écrite à Maurice Denis peu après (citée dans le *Journal* de DENIS, t. II, pp. 111-2).

(29) Allusion aux violents combats qui, en 1944, avaient dé-

cache pas qu'il en avait assez de Rome, que Raphaël et les fresques des chambres du Vatican l'assommaient, qu'il n'y voyait que le triomphe de l'école, de l'académisme, du poncif... Bref, il voulait fuir et partir dès le lendemain. Je le suppliai de n'en rien faire, et obtins de lui qu'il m'accorderait trois jours pour le guider et l'amener à revenir sur ce jugement sommaire très injuste. Il faut croire que j'y réussis, puisqu'il tint à me marquer sa reconnaissance en me dédiant l'important livre qu'il écrivit à la suite de sa conversion artistique (30).

Chaque peintre, chaque poète — et en tant que romancier je voudrais pouvoir dire : chaque être — apporte son secret, qu'il est souvent assez malaisé de découvrir. J'apprécie particulièrement ceux dont le souci est plutôt de le cacher que de l'étaler au dehors (31). On leur est bientôt reconnaissant de la patience qu'ils exigent de nous pour consentir à se livrer. Je ne sais trop s'il en va de même en Italie, mais il me semble que le plus grave, ou je devrais dire : le plus fréquent défaut de notre jeunesse française, c'est l'impatience. Ce qui ne la satisfait pas aussitôt, elle le rejette. Cette impatience est faite très souvent du peu de confiance en l'avenir. Le sol sur quoi s'élancer, le terrain sur quoi construire, ne lui paraît pas assuré. Vous êtes un peuple de bâtisseurs. N'est-ce pas là ce qui surprend d'abord le voyageur lorsqu'il se rend de France en Italie : l'aspect monumental des constructions. Vous n'êtes avares ni du temps qu'il faut pour construire, ni de l'espace, ni du travail de l'homme, ni de la matière ; non plus que ne l'étaient les Romains. Vous assumez la responsabilité tout à la fois des plus beaux palais de Gênes et des plus prétentieux monuments funèbres de son Campo Santo.

Et maintenant que j'ai prodigué ma louange, que ne

---

truit le célèbre monastère fondé en 529 par Saint Benoît.

(30) C'est, non pas son "important livre", les fameuses *Théories 1890 - 1910 (Du Symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique)* publiées en 1912 dans la Bibliothèque de l'Occident, mais son étude "Les Arts à Rome ou la Méthode classique" que Denis dédia "à André Gide". Cette étude, parue à la fin de 1898 dans *Le Spectateur catholique*, fut d'ailleurs reprise dans *Théories* (où elle est faussement datée de 1896), le volume étant dédié "à Paul Sérusier".

(31) Cf. la fameuse formule : "J'ai plus grand souci de cacher ma pensée que de la dire, et (...) il me paraît plus sèant de la laisser découvrir, par qui la cherche vraiment, que de l'exposer." (Lettre du 31 octobre 1924 à André Rouveyre, *Correspondance Gide-Rouveyre*, p. 85).

sera pas mon embarras ? Car enfin c'est en Français que je m'adresse à vous, et je reste français alors même que je vous admire et, après avoir magnifié le rôle de l'Italie dans l'histoire de notre culture occidentale, je me demande (oh ! sans inquiétude) quel rôle je réserve à la France, qui rende, à son tour, indispensable sa présence dans le concert européen. Si je réponds sans trop hésiter : le rôle de démolisseurs, il faut en hâte que j'explique ce paradoxe, et comme quoi ce rôle me paraît non point seulement négateur mais des plus importants. Ce rôle, c'est celui du critique, de la critique ; sans lequel un peuple ou un individu peut courir à sa ruine en dépit des plus éminentes qualités. Les tragiques événements de l'histoire d'hier ne l'ont que trop démontré, mais remontan-  
 tant plus en arrière, est-il imprudent d'énoncer que sans l'effort sceptique de notre XVIII<sup>e</sup> siècle, sans Voltaire, sans Montesquieu, sans Diderot, sans Jean-Jacques Rousseau, notre civilisation occidentale, notre culture commune ne seraient pas ce qu'elles sont ; ce que, grâce à leur investigation constante et à l'apport raisonné de leur critique et de leur ironie, elles ont pu devenir. En apparence, rien de plus contraire au lyrisme, à l'enthousiasme fécond, à la création artistique. "L'imagination imite, disait Wilde, c'est l'esprit critique qui crée."  
 (32) Et n'est-ce pas votre grand Léonard de Vinci qui disait : "L'art naît de contrainte et meurt de liberté" ?  
 (33) Aucun de vos grands artistes n'a rien créé, même l'Angelico, dans un état d'inconscience, dans cet état d'abandon et d'irresponsabilité que de funestes doctrines réclament ou exigent de l'homme aujourd'hui. Les périls qui menacent notre culture, inutile que je les précise. Vous les connaissez aussi bien que moi. Pourtant j'en parle en particulière connaissance de cause, car moi aussi, par enthousiasme irréflecté et, osons le dire : par naïveté, je me suis durant un assez long temps laissé séduire (34). Mais enfin je me suis ressaisi suffisamment

---

(32) On sait que "cet aphorisme d'Oscar Wilde", que Gide citait dans son article de 1910 sur "Baudelaire et M. Faguet", est en réalité de Gide lui-même, qui précisait dans une note qu'il "rassemblait" en une phrase l'idée un peu éparse au cours du premier dialogue du *Critic as Artist*, dans *Intentions* (Nouveaux Prétextes, éd. 1963, p. 218).

(33) "L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté", avait dit Gide en 1904 dans sa conférence sur "L'Évolution du Théâtre" (Nouveaux Prétextes, éd. 1963, p. 148), sans référence à Léonard ; mais il citait de lui : "La force naît par violence et meurt par liberté" dans son article de 1910 "En marge du *Fénelon* de Jules Lemaitre" (*ibid.*, p. 208).

pour me sentir autorisé à vous dire (c'est aux jeunes gens que je m'adresse ici) : tenez ferme ce que vous avez, et ne vous laissez point dessaisir de ce qui fait votre valeur d'homme, votre personnelle valeur : l'esprit de doute et de libre examen.

ANDRÉ GIDE.

Juin 1950.

### ANDRÉ GIDE EN ITALIE

(chronologie)

L'Angleterre fut le premier pays étranger que connut Gide — très brièvement, en accompagnant pour trois jours à Londres le pasteur Élie Allégret, en octobre 1888. Puis, ce furent la Belgique et la Hollande, en juillet 1891, et l'Allemagne, avec le long séjour à Munich du printemps 1892. Puis l'Espagne, où il alla passer la Semaine Sainte de 1893 à Séville, avec sa mère. Enfin, la Tunisie et l'Algérie, pendant l'hiver 1893-94, avec Paul Laurens. Comme il le rappelle dans sa causerie de Naples, c'est au retour de ce premier voyage africain qu'il mit pour la première fois, le 4 avril 1894, le pied en Italie — qui devait être le pays où il revint le plus grand nombre de fois durant toute sa vie, pour de plus ou moins longs séjours ; lorsque, quelques jours après sa causerie de Naples, il rentra en France, le 10 juillet 1950, ce fut pour n'en plus refranchir les frontières : il mourut sept mois plus tard. Il nous a paru intéressant de dresser ici la liste des "très nombreux voyages et séjours" que, au cours de cinquante-sept années, Gide fit en Italie.

1. — AVRIL-JUIN 1894 (dix semaines). Venant de Malte, André Gide et Paul Laurens débarquent à Syracuse le 4 avril au soir. Messine, Naples, Rome, Florence. Le 25 juin, Gide quitte Florence, où il laisse Paul Laurens ; par Pise, La Spezia, Gênes et Turin, il arrive à Genève le lendemain.

2. — SEPTEMBRE 1894 (dix jours). Avant d'y revenir "prendre ses quartiers d'hiver" à La Brévine, Gide s'échappe de Suisse pour un petit périple italien, du 8 au 16 ou 17 septembre. Lecco, Milan, Côme, d'où il gagne Neuchâtel.

3. — DÉCEMBRE 1895-FÉVRIER 1896 (dix semaines). Voyage de noces. Madeleine et André Gide, venant de Saint-Moritz, par Milan et

---

(34) Allusion à l'époque de son adhésion au Communisme.

Bologne, arrivent à Florence le 14 ou le 15 décembre. Rome, Naples, Syracuse, où ils s'embarquent pour Tunis vers le 25 février.

4. — AVRIL-MAI 1897 (*trois semaines*). Avec Madeleine. Par Rome et Naples, arrivée le 15 ou 16 avril à Ravello, où les Gide s'installent pour une douzaine de jours. Puis Florence, d'où ils gagnent Genève vers le 10 mai.

5. — JANVIER-AVRIL 1898 (*quatorze semaines*). Madeleine souffrante, les Gide renoncent au voyage projeté en Afrique et, de Nice, le 14 janvier, *via* Florence, vont à Rome où ils restent jusque vers le 25 mars. Orvieto, Pérouse, Assise, Venise, puis séjour à Arco, sur la frontière italo-autrichienne, fin avril et début mai.

6. — MARS 1901 (*trois jours*). Accompagné de son cousin avocat Frank Basset, Gide part le 15 mars pour Naples où, délégué par la famille, il va s'entretenir avec sa belle-sœur Valentine et son amant Marcel Gilbert ; il rentre sans tarder, pressé par l'annonce de la mort de sa tante Claire Dêmarest.

7. — JANVIER 1904 (*quatre semaines*). Venant de Tunis, les Gide arrivent à Messine le 3 janvier. Naples, puis Rome, d'où ils regagnent Paris au début de février.

8. — MARS 1908 (*deux semaines*). Seul, Gide va passer une quinzaine de jours à Gênes (et environs : Rapallo, Chiavari), d'où il revient vers le 20 mars. → 5 mars au 14 p

9. — MARS-AVRIL 1909 (*six semaines*). Parti pour Rome, le 2 mars, "au comble de l'exaltation" et pour y travailler, Gide en revient vers le 15 avril très mécontent de lui-même, "n'ayant su que (s)'y distraire".

10. — MARS-AVRIL 1912 (*huit semaines*). Parti le 2 mars pour Marseille afin de s'y embarquer pour Tunis, il y rencontre <sup>Mme</sup> Mayrisch, "lâche la Tunisie et file sur Florence". Pise, où il va chercher Ghéon, Florence, Sienne, Assise, etc... Rentre le 28 avril.

11. — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1912 (*cinq semaines*). Après avoir assisté à une décade de Pontigny, Gide part à la fin d'août pour l'Italie : "Huit jours à Florence. Huit sur l'Adriatique (enrhumé) (...). Quinze, admirables, à Acquasanta (...). Retour par Florence." Rentre à Paris le 3 octobre.

12. — AVRIL-MAI 1913 (*six semaines*). Début d'avril à Florence, où vient le rejoindre Ghéon. Sienne, Assise, Pérouse... Rome, où Alibert les rejoint, et d'où Gide rentre le 14 mai à Paris.

13. — JUILLET-AOÛT 1913 (*trois semaines*). Renonçant à Constantinople, Gide va en Italie vers le 23 juillet : Tivoli, Vallombrosa, Sainte-Marguerite... Rentre probablement peu après le 10 août.

14. — MARS 1914 (*deux semaines*). "Séjour à Florence (du 3 mars au 17) — occupé à revoir avec Fabulet sa traduction de Whitman. Le jeune couple Raverat est venu m'y rejoindre."

15. — AVRIL 1914. A la fin d'avril, en route pour la Turquie, Gide traverse l'Italie du Nord.

16. — MAI 1914 (deux jours). De Grèce, Gide arrive en bateau à Venise le 29 mai. Rentre en France par Vérone et Milan.

17. — NOVEMBRE 1921 (trois semaines). Venant de Roquebrune (chez les Bussy) où il est arrivé de Paris le 1<sup>er</sup> novembre, Gide gagne Rome le 4. "Pise, Sienne, Orvieto, Rome ; temps exquis." Rentre à Cuverville le 24.

18. — FÉVRIER 1923 (trois semaines). Séjour avec Elisabeth Van Rysselberghe à Rapallo, du 29 janvier au 23 février.

19. — FÉVRIER 1934 (quatre semaines). "Venu d'une traite de Marseille", par Rome et Naples, Gide arrive à Syracuse le 1<sup>er</sup> février ; il en part le 1<sup>er</sup> mars et regagne Paris "d'une traite (50 heures)".

20. — AOÛT 1937 (trois semaines). Accompagné de Robert Levesque, séjour à Sorrente, d'où il rentre vers le 22 août.

21. — DÉCEMBRE 1945 (quatre jours). En route pour l'Égypte, Gide et Robert Levesque traversent l'Italie, s'arrêtant le 15 décembre à Naples pour trois ou quatre jours.

22. — MARS-AVRIL 1947 (cinq semaines). Rejoint à la fin de mars sa fille et son gendre à Ascona, près du Lac Majeur. Bref séjour à Ponte Stresa. Rentre à Paris le 1<sup>er</sup> mai.

23. — JUILLET-SEPTEMBRE 1948 (huit semaines). Gide s'installe à la mi-juillet à Torri del Benaco, près du Lac de Garde. Rentre à Grasse le 15 septembre.

24. — AVRIL-JUILLET 1950 (douze semaines). Vers le 15 avril, Gide quitte le "Garage" de Juan-les-Pins pour Taormina (via Rome, en train), où il reste un mois. Puis Mezzano, Syracuse, Palerme, Naples, Paestum... Rentre en France le 10 juillet.

Ces vingt-quatre séjours représentent donc environ cent quatorze semaines, soit plus de deux années et deux mois passés par Gide en terre italienne. Et l'on peut remarquer que, hormis trois longues périodes d'"abstinence" (sept ans entre 1914 et 1921, onze ans entre 1923 et 1934, huit ans entre 1937 et 1945) qu'expliquent en partie les deux guerres et le voyage en Afrique noire de 1925-26, c'est de façon très régulière qu'il est retourné en ce pays d'élection.

## L'ÉTRANGE ALLEMAND DE 1904

(SUITE)

Nos lecteurs se rappellent l'article de notre ami Basil D. KINGSTONE (professeur à l'Université de Windsor, Ontario, Canada), publié dans le BAAG n° 25 (janvier 1975), qui leur présentait les résultats des longues recherches menées par son collègue de Queen's University (Kingston, Ontario, Canada) le Professeur Douglas O. SPETTIGUE (1) sur le mystérieux "F.P.G.", aux deux existences vécues sous les noms de Felix Paul Greve puis de Frederick Philip Grove... L'étrange personnage, avec qui Gide avait eu une mémorable entrevue en juin 1904 à Paris et qui fut son traducteur en allemand, continue à fasciner plusieurs chercheurs, dont le Dr. Desmond PACEY (2), de l'Université du Nouveau-Brunswick à Fredericton (Canada), qui travaille depuis plusieurs années à une édition de la correspondance de F. P. G..

Nous sommes en mesure de verser aujourd'hui une nouvelle pièce à ce dossier. Il s'agit d'un texte de Gide relatant sa "Rencontre avec Felix Paul Greve", le 2 juin 1904 à Paris ; récit qui, n'étant sa longueur, eût pu prendre place dans le *Journal*, et dont Gide, quinze ans après, publia une version remaniée et sensiblement abrégée sous le titre "Conversation avec un Allemand quelques années avant la Guerre" (3), où étaient notamment gommés ou masqués les

---

(1) Douglas O. SPETTIGUE, *Frederick Philip Grove* (Toronto : Copp Clark, 1969) ; *F. P. G. : The European Years* (Toronto : Oberon Press, 1973).

(2) Desmond PACEY, *Frederick Philip Grove* (Toronto : Ryerson, 1970) ; "In Search of Grove in Sweden" (*Journal of Canadian Fiction*, n° 1, hiver 1972, pp. 69-73).

(3) "Journal sans dates" publié dans *La N.R.F.* n° 71 du 1<sup>er</sup> août 1919, pp. 415-23, recueilli en 1924 dans *Incidences* (pp. 135-45).

principaux détails qui eussent permis l'identification de "l'Allemand".

Gide avait conservé deux manuscrits de ce récit, le second (15 ff. 21,5 x 17 cm, papier à filigrane Polleri) étant manifestement une mise au net du premier qui comporte de nombreuses ratures (12 ff. de formats divers, avec de nombreux béquets). Curieusement, c'est celui-ci, le plus ancien, qui a servi pour la publication de 1919 (4) ; le second texte, que nous publions ci-après, est donc à la fois la version *primitive* (et intégrale) de la "Rencontre", antérieure aux corrections de 1919, et une version *postérieure* (plus "achevée") au texte dont Gide s'est servi pour la publication...

Nous signalons en note les principales variantes de ce manuscrit par rapport au texte d'*Incidences*. La plupart concernent naturellement le style. Mais trois sont particulièrement importantes : ce sont les *suppressions* opérées par Gide — du début et de la fin (v. nos notes 9 et 96), et d'un passage particulier (v. note 91).

On verra qu'à la fin de sa relation Gide avait d'abord prévu de donner le texte intégral d'une lettre de Greve ; à celle-ci, nous en joignons une autre, postérieure de quelques mois et que Gide avait soigneusement conservée. Ces deux documents éclairent d'une curieuse lumière le personnage et aident peut-être à faire briller "cette petite lueur", devait un jour dire André Breton à Gide, "que vous avez seulement fait apparaître une fois ou deux, j'entends dans les regards de Lafcadio et d'un Allemand" (5)...

---

(4) Outre des indications à l'usage de l'imprimeur (par ex. : "rom. de 9"), il comporte des corrections qui le rendent conforme au texte publié dans *La N.R.F.*.

(5) André BRETON, "André Gide nous parle de ses *Morceaux choisis*" (*Littérature*, 1<sup>er</sup> mars 1922, texte recueilli en 1924 dans *Les Pas perdus*).



Jeudi 2 juin 1904.

Rencontre avec Félix-Paul Grève.

Pour préciser mes souvenirs, je note ici que ce fut lors d'un court passage à Paris, où j'étais venu pour examiner avec Théo (1) et Bonnier (2) les plans de ma future maison. Le premier soir, ayant travaillé avec Théo jusqu'à minuit, je n'avais, ensuite, pu dormir, dans une détestable chambre du Terminus, dévoré de moustiques. J'avais quitté Cuverville fourbu ; je me suis pourtant levé dispos ce matin-là. Fait des courses, déjeuné chez Théo. Vers la fin du jour je bâcle mes services de presse dans les bureaux du Mercure (3) ; en sors excédé pour courir chez les Charles Gide, avec qui je dîne. Sitôt après le dîner mon oncle sort, appelé par un congrès. Je dépose quelques paquets au Terminus, et, désireux de me préparer une bonne nuit, je décide de marcher jusqu'à 11 heures. J'ai rendez-vous avec Bonnier à 8 h 1/2 du matin. Une affiche m'apprend que c'est le dernier soir d'*Amoureuse* (4). Je viens de lire la pièce. Je ne l'aime pas, mais elle m'intéresse assez pour que j'en puisse supporter, malgré ma fatigue, un ou deux actes ; je désire savoir ce qu'en font Brandès et Guitry. Je gagne donc à pied la Renaissance, par les boulevards pluvieux et mornes. Salle comble ; chaleur telle que je redescends aussitôt, veux ressortir ; impossible de faire reprendre mon billet. Je suffoque deux actes durant. La pièce gagne en vigueur ce qu'elle perd en souplesse, délicatesse et simplicité. Si je ne le notais ici, dans trois ans j'oublie-

---

(1) Théo Van Rysselberghe.

(2) L'architecte que Gide avait chargé de lui construire une vaste maison à Auteuil, Villa Montmorency.

(3) Il s'agit du "service" du volume réunissant *Saül* et *Le Roi Candaule*, paru au Mercure de France (ach. d'impr. : 14 avril 1904).

(4) Cette comédie en trois actes de Georges de Porto-Riche, créée à l'Odéon en 1891, avait été reprise au Vaudeville en 1896, 1898 et 1899, puis au Théâtre de la Renaissance le 28 avril 1904, où Lucien Guitry et Marthe Brandès tenaient les deux rôles principaux (Étienne et Germaine Fériaud, qu'avaient interprétés, à la création, Dumény et Réjane). Gide conservait dans sa bibliothèque un exemplaire d'*Anatomie sentimentale. Pages préférées* (Ollendorff, s.d.), anthologie du théâtre de Porto-Riche composée par lui-même, exemplaire (non coupé) revêtu de l'envoi autographe suivant : *Pour André Gide / Son admirateur et ami / G. de P.-Riche / 1920.*

rais l'avoir entendue. C'est la faute de Porto-Riche. Il n'y a pas là cette "formidable érosion des contours" dont parle Nietzsche (5). Tant pis.

Rentré, je cherche en vain le sommeil. Je ne regrette pourtant pas trop d'être rentré tout droit comme un sage... Vers 1 heure, on frappe à ma porte. Je me lève, accueillant d'avance n'importe quelle aventure... C'est Ghéon. Par hasard il vient à Paris, dire chez Ducoté (6), va réveiller les Van Rysselberghe, apprend par eux que je suis à Paris, court aussitôt me réveiller à mon tour. Son train part à 5 h 1/2 (7). Je me rhabille, descends avec lui ; nous causons bien et très gaiement. A 3 heures, quand nous sortons de la *Grande Taverne* où nous a menés René de Breuil (8), le jour se lève. Il fait gris, froid ; sur les boulevards tombe une petite pluie qui transit. A 5 heures Ghéon me quitte. Je tâche de dormir jusqu'à 7. Je retrouve Théo chez Bonnier, puis tous deux allons voir l'exposition Sickert. Puis je rentre à l'hôtel où doit m'attendre Félix-Paul Grève (9).

Dans le hall de l'hôtel, où j'arrive exact, Grève m'attendait depuis une demi-heure déjà, assis en face de la porte, tenant ostensiblement à la main, pour m'aider à le reconnaître, l'enveloppe du message par lequel je lui avais donné rendez-vous. Je m'avançais incertain dans le hall ; j'aperçus cette figure glabre, comme passée au chlore, ce corps trop long, pour qui tous les sièges sont bas, et souhaitai ardemment que ce fût Grève ; c'était lui (10).

Trouvant plus simple de déjeuner aussitôt, je l'emmène au restaurant de l'hôtel ; pendant le début du repas, nous parlons de ses deux brochures sur Wilde et je lui raconte à ce sujet quelques anecdotes qu'il ne connais-

(5) Cf. *Les Faux-Monnayeurs*, II, iii, Pléiade p. 1080.

(6) Le directeur de *L'Ermitage* (v. l'art. d'Henri Ghéon reproduit dans le BAAG n° 31).

(7) Le train qui le ramène chez lui, à Bray-sur-Seine.

(8) Nous ignorons qui est ce personnage.

(9) Tout ce qui précède a été supprimé du texte de la "Conversation avec un Allemand quelques années avant la Guerre".

(10) Gide ajoute ici, dans la "Conversation" : "Von M. n'avait pas exagéré son élégance. B. R. était parfaitement mis, paraissait plutôt Anglais qu'Allemand, et je ne m'étonnai point lorsque, un peu plus tard, il me dit que sa mère était Anglaise."

(11) Cette dernière phrase a été retranchée de la "Conversa-

sait pas encore (11). La conversation s'anime peu à peu ; pourtant il parle avec une extrême lenteur, cherchant ses mots, ou même ses idées ; mais très correctement, sans accent (12). Il sort de prison, je le sais, mais il croit que je n'en sais rien ; il cache admirablement une légère inquiétude lorsqu'il apprend que Vollmöeller (13) m'a parlé de lui. Il retourne à Bonn le soir même ; il vient donc à Paris tout uniquement pour me voir. Toute ma fatuité n'empêche pas que j'admire et m'étonne (14) :

— Qu'est-ce qui vous a fait désirer me connaître ?

— Brusquement, répond-il, quand, lisant votre *Immoraliste*, je suis arrivé au passage où Moktir vole une paire de ciseaux, et où Michel, qui l'a vu faire, sourit.

Un grand silence ; puis, très lentement :

— Monsieur Gide... est-ce que vous savez que je sors de prison ?

A voix très basse et posant ma main sur la sienne :

— Oui ; je le sais.

Au contact de ma main (15), il semble s'exalter un peu ; d'une voix à peine un peu plus chaude :

— Mais vous savez que j'en suis sorti seulement depuis quatre jours ?... et que j'y suis resté quatorze mois...

— Je croyais trois mois seulement.

— Depuis ces quatre jours je n'ai pas encore dormi.

— Vous semblez extraordinairement fatigué.

— Ces derniers temps de prison je ne pouvais presque plus manger... par contraction nerveuse ; et, tenez, mon menton... à ma sortie de prison, ma femme m'attendait ; pendant une demi-heure je suis resté sans pouvoir lui parler, contracté, sans pouvoir articuler une parole.

tion".

(12) Gide ajoute ici, dans la "Conversation" : "Vers la fin du jour il m'a dit : — Monsieur Gide, il faut que vous compreniez qu'en allemand je ne parlerais pas plus vite. Je ne peux plus parler vite, à présent."

(13) Dans la "Conversation", Gide a substitué à ce nom (cf. *Journal 1889-1939*, pp. 100, 146, 150) celui de "Von M."

(14) Cette dernière phrase a été supprimée dans la "Conversation".

(15) "Conversation" "Quand ma main touche la sienne".

(La fatigue et la surtension de ses traits sont presque pénibles à voir, et le titillement (16) de ses muscles.)

— Mais à présent j'ai surtout besoin de parler. En Allemagne je ne peux plus parler à personne. C'est à vous que j'ai besoin de parler ; à ma femme ça n'est pas la même chose ; quand je lui ai dit mon intention d'aller vous voir, elle m'a approuvé ; elle m'a tout de suite dit que je devais partir. Je serais même venu plus tôt, mais avant de partir, j'ai voulu essayer de parler... de m'expliquer avec l'ami qui... avec celui, enfin...

— Celui qui vous a fait condamner.

— Oui, n'est-ce pas ? Je savais bien que, si je lui avais demandé cette somme, il me l'aurait donnée tout de suite ; mais... il n'a pas compris pourquoi j'avais agi ainsi... Je voulais lui expliquer... oh ! non pas pourquoi je... mais qu'il n'aurait pas dû exiger cette condamnation... parce que, en cinq ans je sais que je pourrai (17) payer toute ma dette ; mais, à condition qu'on me laisse de quoi vivre d'ici là.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a sonné son domestique pour me faire mettre à la porte.

Un silence ; il reprend, avec un peu plus d'animation :

— (18) Je suis forcé maintenant de faire paraître mes livres sous la signature de ma femme, ou sous des noms d'emprunt : ils ont mis interdiction sur tout ce qui pourrait me rapporter... Oui, en cinq ans, je sais que je pourrais payer toute la somme, rien qu'avec mes traductions et mes livres. Je suis un terrible travailleur. En prison (19), j'ai traduit quarante volumes : toute la *Correspondance* de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, tout

---

(16) "Conversation" : *tremblement* remplace *titillement*.

(17) "Conversation" : "je savais que je pourrais".

(18) Ici, un début de phrase biffé dans le manuscrit : "Oui, en cinq ans, je sais que je pourrais tout payer". Dans la "Conversation", cette réplique commence ainsi : "Oui, en cinq ans, je sais que j'aurais pu tout payer, avec mes traductions et mes livres ; mais ils ont mis interdiction sur tout ce qui pouvait me rapporter. Je suis forcé maintenant de faire paraître sous la signature de ma femme ou sous des noms d'emprunt. Je suis un terrible travailleur."

(19) "Conversation" : "Savez-vous bien qu'en prison".

Wells, quatre volumes de Meredith, trois de Quincey, les deux vôtres enfin (20)...

— Comment ! vous les avez déjà traduits ?

— Complètement. Ma femme, qui ne sait pas le français (21), les lit à présent... J'ai toujours eu une énorme puissance de travail. A seize ans j'ai perdu mon père ; c'était un très riche industriel du Mecklembourg qui, l'année de sa mort, se ruina complètement ; ma mère et mes trois sœurs n'eurent pour vivre que l'argent que je gagnais avec mes leçons. Il faut vous dire qu'à seize ans j'avais exactement le même aspect physique qu'à présent (cela n'est pas beaucoup dire, car aujourd'hui, à vingt-six ans, il en paraît à peine vingt-deux). Les parents de mes élèves ne savaient pas, ne soupçonnaient pas mon âge. Des leçons de grec, de latin, de français, d'italien (22), d'anglais ; j'ai donné jusqu'à quatre-vingts leçons par semaine. Ajoutez que je ne savais ni latin, ni grec ; latin et grec, j'ai dû l'(23) apprendre tout en donnant mes leçons ; je suis, pour le latin et le grec, un... comment dites-vous ?... un autodidacte, n'est-ce pas ?

— Vous avez trois sœurs ?

— J'avais neuf sœurs ; et je les ai toutes perdues (24). Toutes sont mortes de... Il cherche, et dit en allemand : *Eklampseien*. Moi je suis le dixième enfant. Le Docteur X..., qui est très célèbre en Allemagne, prétend que si j'ai réchappé, c'est que seul je n'ai pas été nourri par ma mère. Cela ne vous ennuie pas que je vous parle ainsi de ma famille ?... Oui, ma mère a vu mourir ses neuf filles — ou du moins... je lui ai caché la mort de la dernière, qui était mariée en Amérique ; ma mère était à ce moment très malade elle-même, et je l'ai perdue quelques semaines après (25).

— Vous aviez quel âge ?

(20) *Paludes* (*Die Sümpfe*) et *L'Immoraliste* (*Der Immoralist*) tous deux publiés chez Bruns (Minden) en 1905.

(21) Ce membre de phrase ne figure pas dans la "Conversation".

(22) La mention de cette dernière langue est supprimée dans la "Conversation".

(23) "Conversation" : *les* remplace *l'*.

(24) "Conversation" : "J'en avais neuf, et je les ai perdues."

(25) "Conversation" : "et, quelques semaines plus tard, je l'ai perdue."

— Dix-huit ans.

— De sorte qu'à présent vous êtes seul ?

Il répète distraitemment (26) : "Oui, seul", puis reprend :

— Ma mère était une femme admirable. Tout ce qu'il y a de bon sur la terre, oui, de grandement bon, elle l'avait. Je ne peux penser à elle sans larmes. (Je le regarde machinalement ; ses yeux sont parfaitement secs.) A son lit de mort elle m'a dit : "Ah ! Kind ; dass du stolz bleibe", puis elle s'est tournée vers une amie qui l'assistait et lui a murmuré : "Ich fürchte es gehe schlecht mit ihm" (27).

— Est-ce que quelque chose pouvait lui faire sentir... ?

— Rien encore.

Un long silence ; puis :

— Il faut que je vous avertisse, Monsieur Gide, d'une particularité de ma nature ; c'est que je mens constamment (28).

— De cela aussi Vollmoeller (29) m'avait averti, lui dis-je.

— Oui... mais il n'a jamais compris la valeur de mes mensonges. Je voudrais vous expliquer (30)... ce n'est pas ce que vous croyez... J'éprouve le même besoin de mentir, la même satisfaction à mentir que d'autres (31) à montrer la vérité... (32) Tenez, par exemple : quand quelqu'un entend un bruit subit à son côté, il tourne brusquement (33) la tête. (Il me saisit le bras.) Moi

---

(26) "Conversation" : *machinalement* remplace *distraitemment*.

(27) Ces deux phrases sont traduites en notes par Gide, dans la "Conversation" publiée : "Enfant, puisses-tu rester fier" et "Je crains qu'il ne tourne mal".

(28) "Conversation" : "Il faut que je vous avertisse, Monsieur Gide, que je mens constamment."

(29) "Conversation" : "Von M." (v. *supra* notes 10 et 13).

(30) "Conversation" : "Je voudrais vous faire comprendre".

(31) "Conversation" : *qu'un autre remplace que d'autres*.

(32) Ajouté ici dans la "Conversation" : "Non, ce n'est pas ce que vous croyez..."

(33) Adverbe supprimé dans la "Conversation".

pas ! ou quand je tourne la tête (34), c'est *volontairement* : je mens.

— Quand avez-vous commencé à mentir ?

— Sitôt après la mort de ma mère.

Un silence.

— C'est le mensonge qui attache à moi ma femme ; c'est mon extraordinaire faculté de mentir. Sitôt qu'elle (35) l'a sentie elle a quitté pour moi son mari, ses enfants (36) ; elle a tout quitté pour me suivre. J'ai d'abord voulu l'abandonner ; puis j'ai compris que, de mon côté aussi (37), je ne pouvais pas me passer d'elle. C'est surtout vis-à-vis d'elle que je mens (38). Parfois cela amène entre nous des scènes terribles ; mais c'est toujours le mensonge à la fin qui est le plus fort... Ce soir je pars la rejoindre ; nous devons nous marier dans deux mois. D'ici là nous allons vivre en Suisse ; en rentrant je vends tout ce que j'ai et tous deux nous commençons à vivre à 100 f par mois (39).

Le déjeuner est fini. Il m'offre une cigarette d'orient dans un étui d'argent, le plus élégant que j'aie jamais vu, net et parfait comme une coquille bivalve (40). J'admire aussi une boîte d'allumettes également en argent (41). Les moindres objets qu'il porte sur lui (42) sont d'un goût parfait, d'une élégance sobre et cachée.

— Oui, dit-il, j'aime passionnément l'élégance ; mais tout cela va être vendu (43).

---

(34) "Conversation" : "quand je la tourne".

(35) "Conversation" : "Quand elle".

(36) "Conversation" : *son enfant remplace ses enfants.*

(37) Ces quatre derniers mots ont été supprimés dans la "Conversation".

(38) "Conversation" : "c'est avec elle que je mens le plus volontiers."

(39) "Conversation" : "et tous deux nous vivons pour cent francs par moi."

(40) "Conversation" : "il m'offre une cigarette dans le plus élégant étui que j'aie vue."

(41) "Conversation" : "une boîte d'allumettes, en argent ainsi que l'étui".

(42) Ces deux derniers mots sont supprimés dans la "Conversation".

Nous nous levons de table.

— A quelle heure est votre train ?

— A onze heures (44) ; c'est le seul qui ait des troisièmes.

(Je garde quelque vague crainte qu'il ne soit venu pour me taper (45).)

— Avez-vous quelqu'un à voir, quelque chose à faire, à Paris ?

— Non ; rien. Je suis venu uniquement pour vous parler (46).

Craignant pourtant que la journée ne nous (47) soit longue, je lui demande si cela ne l'intéresserait pas de voir un peu de peinture.

— Oh ! me dit-il ; non ; pas encore. Tenez : si vous voulez me faire plaisir, emmenez-moi aux Champs-Élysées.

Une voiture nous conduit (48) au Bois, par (49) le Parc Monceau.

En déjeunant, je le voyais de face ; je remarque, assis (50) à côté de lui, qu'il est très différent, vu de profil (51). De face il vous séduit par un sourire (52) presque enfantin ; de profil, l'expression de son menton inquiète. Nous reparlons de sa prison.

— Elle a eu ceci de bon, me dit-il, qu'elle a complètement supprimé en moi (53) tout remords, tout scrupule...

---

(43) La "Conversation" ajoute ici : "Oh ! les vêtements que j'ai sur moi ont été quatorze mois dans ma valise ; il y paraît un peu..."

(44) "Conversation" : "A minuit moins le quart".

(45) Fin de phrase biffée ici : "de la forte somme". Toute cette parenthèse a été supprimée dans la "Conversation".

(46) "Conversation" : *pour parler avec vous remplace pour vous parler.*

(47) Ce nous est supprimé dans la "Conversation".

(48) "Conversation" : *mène remplace conduit.*

(49) "Conversation" : *traversant remplace par.*

(50) Le mot *assis* est supprimé dans la "Conversation".

(51) "Conversation" : "combien il est différent, de profil."

(52) "Conversation" : "on est séduit par son sourire".



— Et maintenant que la société vous a frappé, vous vous sentez contre elle tous les droits (54)...?

— Oui ; tous les droits.

— Lutter contre la société, cela est passionnant ; mais vous serez vaincu (55).

— Non. Je me sens (56) terriblement fort.

Il dit cela sans forfanterie aucune, avec une *simple* conviction (57). Désireux de me mettre plus en garde (58) et profitant d'un instant (59) où il affirme son amour de l'opulence :

— Pour moi (60), je vous l'avoue, riposté(61)-je, je ne l'aime que chez les autres (62). Je voudrais avoir connu Byron ; je ne voudrais pas être Byron (63).

Je sens qu'il m'écoute un peu moins. Je veux le ressaisir et reparle de ses écrits (64).

— C'est par là, reprends-je (65), que m'a tant inté-

---

(53) "Conversation" : "supprimé chez moi, complètement,".

(54) "Conversation" : "vous vous sentez des droits contre elle".

(55) Ces trois derniers mots remplacent "la société vous vaincra", qui a été biffé. Dans la "Conversation", Gide y substitue : "elle vous vaincra."

(56) "Conversation" : *Je suis* remplace *Je me sens*.

(57) Gide a biffé ici une phrase : "Au moins, pensai-je, s'il veut me taper, ma réponse est prête : Si je vous aidais, vous ne m'intéresseriez plus." Dans la "Conversation", il la rétablit, un peu modifiée : "Au moins, pensai-je, en cas de demande d'argent (car je garde une vague crainte qu'il ne soit venu à Paris pour me taper), ma phrase est prête : Si je vous aidais, vous ne m'intéresseriez plus."

(58) "Conversation" : "Mais pour me mettre mieux en garde".

(59) "Conversation" : *moment* remplace *instant*.

(60) "Conversation" : "Moi pas".

(61) "Conversation" : "ripostai".

(62) "Conversation" : "bien qu'elle ne me déplaie point chez les autres."

(63) "Conversation" : "Je ne voudrais pas être Byron ; mais j'aimerais de l'avoir connu..."

(64) "Conversation" : "un peu moins, et pour le ressaisir :".

(65) Cette incise est supprimée dans la "Conversation".

ressé votre première plaquette (66) ; elle tombait en moi, du reste, précisément à une époque critique (67)... Je crois très juste la manière dont, parlant de Wilde, vous avez posé vie et art en antagonisme et montré que... (68)

— (69) Et moi je trouve cela très faux (70). Ou, si vous voulez (71) : oui, il est dangereux pour l'artiste de chercher à "vivre" ; mais moi je ne suis pas un artiste (72) ; l'œuvre d'art n'est pour moi qu'un pis-aller ; c'est le besoin d'argent qui me fait écrire (73) ; me sentir étendre mon bras (il étend le bras en un geste admirable) me donne plus de joie que d'écrire le plus beau vers. Vous mentiez donc, en écrivant vos *Nourritures* ? En écrivant ma brochure sur Wilde, je mentais. L'action, c'est cela que je veux ; intense ; oui, intense... jusqu'au meurtre (74).

---

(66) Gide ajoute ici, dans la "Conversation", cette parenthèse : "(sur Oscar Wilde)". Il s'agit de la plaquette de 46 pp., intitulée *Oscar Wilde* et publiée par Greve en 1903 (Berlin : Gose & Tetzlaff, "Moderne Essays" n° 29). La même année, il avait fait paraître chez Bruns (Minden) un autre opuscule : *Randarabesken zu Oscar Wilde*.

(67) Cette phrase a été supprimée dans la "Conversation".

(68) A la place de cette phrase, on lit dans la "Conversation" : "Je crois très juste l'antagonisme où vous placiez la vie et l'art..."

(69) Gide insère ici, dans la "Conversation" : "Il m'interrompt."

(70) "Conversation" : "Eh bien ; moi je ne trouve pas cela juste du tout."

(71) "Conversation" : "Ou plutôt... si vous voulez..."

(72) Cette dernière phrase est, dans la "Conversation", remplacée par : "mais c'est précisément parce que, moi, je prétends vivre, que je dis que je ne suis pas un artiste."

(73) "Conversation" : "C'est le besoin d'argent qui maintenant me fait écrire. L'œuvre d'art n'est pour moi qu'un pis-aller. Je préfère la vie." La réplique s'arrête ici.

(74) A la place de cette fin de réplique (depuis l'appel de note 73), on lit, dans la "Conversation" : "— Mais, dis-je, dans votre brochure vous affirmiez précisément le contraire. — Oui. Je mentais. Mais vous, vous mentiez donc en écrivant les *Nourritures*... Tenez (et il étend le bras dans un geste admirable) de seulement étendre mon bras j'éprouve plus de joie qu'à écrire le plus beau livre du monde. L'action, c'est cela que je veux ; oui, l'action la

Long silence.

— Non, dis-je enfin, pour reprendre position (75) ; l'action ne m'intéresse point tant par la sensation qu'elle me (76) donne, que par ses suites, son retentissement. Voilà pourquoi, pour passionnément qu'elle m'intéresse, elle m'intéresse davantage encore commise par un autre (77). J'ai peur — comprenez-moi — j'ai peur (78) de m'y compromettre ; je veux dire de limiter, par ce que je fais, ce que je pourrais faire. Penser (79) que, parce que j'ai fait *ceci*, je ne pourrai plus faire *cela*, voilà qui me (80) devient intolérable. J'aime mieux faire agir, que d'agir.

— Jamais quelqu'un d'autre que vous n'agira comme vous eussiez agi (81) ; c'est dans l'action que chacun est le plus irremplaçable (82).

Un long silence encore... (83)

— Monsieur Gide, je voudrais vous dire encore quelque chose... je ne sais comment m'exprimer... (84)

— Dites-le en allemand.

— En allemand je ne le dirais pas mieux. Il faut que vous compreniez qu'en allemand je ne parle pas plus vite ; je ne peux plus parler vite, à présent (85). Depuis

plus intense... intense... jusqu'au meurtre..."

(75) "Conversation" : *désireux de bien prendre position* remplacé pour reprendre position.

(76) "Conversation" : *me* est supprimé.

(77) "Conversation" : "Voilà pourquoi, si elle m'intéresse passionnément, je crois qu'elle m'intéresse davantage encore commise par un autre."

(78) "Conversation" : *j'ai peur*

(79) "Conversation" : "De penser".

(80) "Conversation" : *me* est supprimé.

(81) Le texte de la "Conversation" ajoute ici : "vous-même".

(82) Cette dernière phrase est remplacée dans la "Conversation" par : "Cela n'est pas la même chose."

(83) Cette phrase est supprimée dans la "Conversation".

(84) "Conversation" : "encore quelque chose. (Il hésite.) Je ne trouve pas les mots."

(85) Cette dernière phrase (depuis "Il faut") est supprimée dans la "Conversation". V. *supra* note 12.

longtemps je cherche les paroles. Non ; je suis trop nerveux encore. Je ne peux pas. J'ai comme un poids sur la tête, et mon corps ne me fait plus l'effet d'être à moi. Sitôt hors de prison je vous ai écrit une longue lettre... mais avant de vous l'envoyer, je voulais... vous voir (86).

— Est-ce moi qui suis cause, à présent, que vous ne pouvez pas (87) me parler ?

— Non... mais (88) aujourd'hui, c'est inutile ; je ne pourrai plus rien vous dire (89).

Trompé par ses réticences et (90) pour en avoir le cœur net, brusquement :

— Etes-vous pédéraste ?

— Absolument pas (91).

La voiture rentre dans Paris :

— Où doit-il nous conduire ? (92)

— Puis-je vous demander un service... d'ordre tout pratique ?

Il semble extrêmement hésitant et je commence à re

---

(86) Cette dernière phrase apparaît sous cette forme dans la "Conversation" : "Je vous ai écrit, sitôt hors de prison, une longue lettre. Non, vous ne l'avez pas reçue. Avant de vous l'envoyer je voulais... vous voir."

(87) "Conversation" : *pas* est supprimé.

(88) "Conversation" : *mais* est supprimé.

(89) "Conversation" : *pas vous le dire* remplace *plus rien vous dire*.

(90) "Trompé par ses réticences et" remplace "Alors brusquement," que Gide a biffé. Le mot "brusquement" a été ajouté, visiblement, à la fin de la phrase.

(91) Ce passage (depuis l'appel de note 89) a été supprimé dans la "Conversation". Une petite feuille, conservée avec le manuscrit du texte complet de la "Rencontre", présente une autre rédaction (biffée) de ce passage : "Alors, devant sa gêne, me souvenant des vers de Calderon, dans *Les Cheveux d'Absalon* que précisément je venais de lire : *Il faut donc que tu sois sodomite. / Je ne vois aucune autre raison qui oblige à un silence aussi absolu*, me tournant vers lui, je lui demande brusquement : — Seriez-vous pédéraste ? — Absolument pas, me répond-il aussitôt. Puis il retombe de nouveau dans le silence."

(92) "Conversation" : "Où dois-je vous mener ?"

sentir quelque inquiétude à la bourse (93).

— Savez-vous où je puis acheter (94) du henné ?

Je le mène chez Philippe, le coiffeur de la rue St-Honoré (95). Et là je prends assez brusquement congé de lui, ne connaissant rien de plus gênant que les adieux à quelqu'un qui vient de Cologne exprès pour vous voir, lorsqu'il est 4 heures à peine et que son train ne part qu'à 11 h (96).

Quelques jours après mon retour ici, je reçois de lui cette lettre (97) :

"Cher Monsieur,

"Quand nous nous séparions à Paris, je n'ai pu vous remercier comme je l'aurais voulu. Je ne vous envoie pas encore la lettre promise, mais ce qu'il me faut dire c'est que le 2 juin a été un événement dans ma vie.

"Permettez-moi de vous dire encore une chose.

"L'influence : c'est ça, ce que je souhaite, et si je vous ai bien compris, c'est aussi ce que vous souhaitez. Mais moi — bien entendu, ce n'est pas là ce que j'ai tant souhaité pouvoir exprimer pendant notre promenade, et ce que je ne puis même pas encore vous dire — moi, je crois à l'influence *de la vie*. Je crois l'influence de la vie bien (98) supérieure à celle de la littérature. César a été un démoralisateur plus grand que Nietzsche et Wil-

---

(93) "Conversation" : "et je recommence à penser : C'est le moment de la tape. Mais non ; simplement, il reprend :".

(94) "Conversation" : *trouver* remplace *acheter*.

(95) "Conversation" : "Nous passons rue Saint-Honoré. Je le mène chez le coiffeur Philippe."

(96) "Conversation" : "Et là, je lui dis adieu brusquement, éprouvant qu'il est particulièrement difficile de prendre congé à 4 heures de quelqu'un qui vient de Cologne exprès pour vous voir, et dont le train ne part qu'à minuit." Ici se termine le texte de la "Conversation" publiée.

(97) Gide transcrit ici très exactement (sauf quelques menues modifications que nous signalons en notes) la lettre que Greve lui a adressée de Cologne, datée du 7 juin 1904 (enveloppe adressée à : M. André Gide / Château Cuverville / par Criquetot-l'Esneval / Seine-Inférieure / Frankreich ; cachets postaux de Cöln, 7.6.04 et de Criquetot-l'Esneval, 8.6.04).

(98) Gide ajoute *bien*, qui ne se trouve pas dans le texte autographe de Greve.

de. Ce qu'il y a de plus immoral, c'est le pouvoir. Moi, j'ai le pouvoir. La richesse serait une arme admirable. Maintenant il me faut forger une arme de la littérature. Mais le but — c'est la vie. Je ne suis pas artiste. Je ne pourrai jamais vivre qu'une vie très dangereuse. Mais je compte triompher. Il ne faut pas m'en vouloir si toujours je vous parle en adversaire. Je suis tellement jeune encore (j'ai 25 ans) que ce m'est (99) une nécessité de contredire, et que je ne trouve ma vérité qu'en contredisant.

"Je ne sais pas encore comment je vivrai pendant l'été. Je vous donnerai mon adresse dès que je la saurai (100) moi-même. Pour quinze jours encore les lettres, etc., me parviendront par l'adresse suscrite (101). Je partirai pour Londres jeudi et compte (102) être de retour à Cologne le 7 (103).

"L'éditeur pour *L'Immoraliste* (104) est trouvé. Je garde le manuscrit encore et je vous écrirai avant d'entrer dans des négociations définitives.

"Croyez-moi, Monsieur, très cordialement votre

F. P. G.

Cologne." (105)

(99) Greve avait écrit : qu'il m'est.

(100) Greve : dès que je la sais.

(101) Greve : Pour quinze jours environ des lettres etc. me parviendront encore par l'adresse souscrite.

(102) Greve : et je compte.

(103) Greve : de retour à Cologne dans quinze jours. La correction de Gide reste assez énigmatique...

(104) Ce sera J.C.C. Bruns, de Minden, qui éditera la traduction de *L'Immoraliste* par Greve, en 1905.

(105) La lettre est signée Felix P. Greve ; adresse et date suivent la signature : Köln a. Rh. / Albertussstr. 37 / 7.VI.04. Gide avait conservé sa réponse à cette lettre de Greve : brouillon ? copie ? lettre non envoyée ? Nous l'ignorons. En voici le texte :

Cuerville

11 juin

L'attente de votre lettre promise occupe mes journées.

Ne vous excusez pas de m'avoir contredit, lorsque, devant vous, viveur, je prenais position d'artiste. Si alors vous ne m'aviez pas "parlé en adversaire", comme vous dites, comprenez donc que vous



*Il ne semble pas que Gide ait jamais reçu la "lettre promise". Mais, quatre mois plus tard, Greve lui écrivait à nouveau longuement :*

Wollerau, Canton de Schwyz,  
17.X.04 (106)

Cher Monsieur Gide,

Mille excuses, si je ne vous ai pas écrit plus tôt, j'en ai eu depuis longtemps des remords. Écoutez ce que j'ai fait cet été, et vous me pardonnerez, j'en suis sûr d'avance.

1) J'ai donné aux Allemands des traductions misérables des œuvres suivantes : Wells, *Time Machine*, *The Island of Dr. Moreau*, *The Food of the Gods* (Bruns) ; Wilde, *Apologie* (Bruns) ; Meredith, *The Egoist*, *Henry Richmond* (Bruns) ; Flaubert, *Correspondance* (4 vol.), *Par les champs et par les grèves* (Bruns) ; Galiani, *Correspondance* (2 vol.) (Insel) ; Swinburne, *Mary Stuart* (trag. en 5 actes) (Insel), *Phaedra* (fragment) et plusieurs poèmes (Freishatt) ; Browning, deux poèmes d'environ 500 vers (Freishatt).

2) J'ai écrit trois essais de la dernière importance, mais comme on en veut en Allemagne (sur Meredith, Flaubert et la technique du vers allemand), dont l'un a paru, les autres apparaîtront prochainement.

3) J'ai fait quantité de vers moi-même et introduit une dame (poète) dans la littérature allemande : problème dont la solution suivra plus tard.

4) J'ai écrit une farce satirique, dont personne ne veut à cause du ridicule versé sur le gouvernement bavarois et l'administration des musées et des prisons.

5) Je prépare un livre formidable, qui me fera haïr par tous les artistes de l'Allemagne (par vous aussi ? car je vous compte parmi mes lecteurs quand je paraîtrai enfin avec quelque chose de sérieux) à cause du mal que j'y dis des artistes et de l'art ! Ce livre aura pour titre *Kunst und Künstler*. Il faut qu'il soit bien écrit, très bien écrit, voilà la difficulté. Jusqu'à présent je n'ai

m'eussiez violemment déçu.

Votre écoutteur passionné

André Gide.

(106) Lettre adressée à : Monsieur André Gide / Château Cuverville / par Criquetot-l'Esneval / Seine-Inférieure / Frankreich. Cachets postaux de Wollerau, 18.10.04 et de Criquetot-l'Esneval, 19.10.04. En travers du début de sa lettre, Greve a écrit : "Excusez papier et enveloppe. Mon papier à lettre est épuisé. Je ne veux pas attendre jusqu'à ce que j'en ai de l'autre."

fait qu'amasser des notes.

6) J'ai lu les épreuves d'une demi-douzaine de livres sous presse.

Tout cela en quatre mois ; c'est vous dire que pas une seule nuit je n'ai dormi plus de trois heures. Dix heures par jour j'ai dicté. Ai-je mon pardon ? Le résultat ?... j'ai encaissé environ 4000 frs. Voilà ! En Allemagne on croit qu'il ne faut pas payer trop à un homme qui... etc. ! Qu'importe ! Je forcerai mes bonshommes. D'abord il faut inonder le marché *de mon nom*. C'est ce que je fais. Cependant j'avouerai que toujours la plupart de mes traductions sont supérieures à la plupart des autres qui paraissent ; ce dont j'ai des témoins. Et encore j'en fais quelquefois de bonnes, de très bonnes (voyez celle de l'*Apologie* de Wilde, que je vous enverrai).

Maintenant causons. D'abord les affaires. Il me semble définitivement que M. de Rœllintz (Insel) est rétif. Il m'a réitéré qu'il trouve le style de votre livre brillant, mais le sujet "*trop pénible*" pour pouvoir le publier. Or ma question : est-ce que vous m'autorisez de conclure avec M. Bruns ? M. Diederichs m'a déclaré ne plus vouloir imprimer de traductions. De plus je suis fâché avec S. Fischer à Berlin, qui m'a offensé tellement que je lui intenterai un procès. Il me semble qu'il ne reste que M. Bruns ; et je crois qu'il me sera facile de l'intéresser suffisamment, pour qu'il imprime sans retard. Un mot de vous (carte ou télégramme) — et je rouvre les pourparlers avec lui.

Et de moi-même. Il me faut travailler d'une façon bien singulière. Je ne suis plus *une* personne, j'en *somme* trois : je suis 1) M. Felix Paul Greve ; 2) Mme Else Greve ; 3) Mme Fanny Essler. La dernière, dont je vous enverrai prochainement les poèmes, et dont les poèmes — encore un secret — sont adressés à moi, est un poète déjà assez considéré dans certaines parties de l'Allemagne. Jusqu'à présent elle n'a publié que des vers. Mais moi, F. P. Greve, son patron et introducteur, prépare la publication de deux romans, qu'elle a écrits dans la prison de Bonn sur Rhin (une prison que moi, F. P. Greve, j'ai pris l'habitude d'appeler "la villa"). Tout cela, bien entendu, sous le sceau de la confession, s'il vous plaît. Personne ne se doute de cet état des choses. En outre la traduction de la *Correspondance* de Flaubert paraît avec le nom de Mme Else Greve figurant sur le frontispice, mais malheureusement la seule langue que Mme Greve connaisse, c'est l'italien, par conséquent moi, F. P. Greve, j'ai dû faire sa traduction pendant les nuits d'été.

Pour pousser la farce à l'outrance, je publierai dans quelques semaines un grand article sur le grand poète Fanny Essler, et l'un des romans de Mme Essler, qui paraîtra sans nom d'auteur et que M. l'éditeur croit une autobiographie, aura pour titre : *Fanny Essler*.

Vous croirez facilement qu'avec un travail si compliqué j'ai passé un été assez gai. Je regrette à peu près de vous avoir initié.

Je passerai tout l'hiver ici — par raisons d'économie (pour a-



voir au printemps les quelque *mille* francs dont j'ai besoin pour passer quatre ou six semaines à Paris).

J'ai toujours le brouillon d'une lettre adressée à vous dans un tiroir de mon bureau, mais je ne trouve pas le temps de le recopier — il faut que vous attendiez encore.

Qu'est-ce que vous devenez ? Qu'est-ce que vous faites ?

Faites-moi le plaisir de m'écrire longuement ! et croyez toujours que je suis avec la plus haute considération et admiration tout à vous

Felix P. Greve.

# STUDI FRANCESI

## cultura e civiltà letteraria della Francia

La rivista pubblica in fascicoli quadrimestrali studi storici e critici, testi e documenti inediti in ogni modo utili per una sempre più profonda conoscenza della letteratura e della civiltà della Francia.

In ogni fascicolo una rassegna bibliografica offre un'informazione la più ampia possibile

sulle ricerche dedicate ai rappresentanti della civiltà letteraria francese e discute gli spunti originali che la critica contemporanea suggerisce con la lettura delle opere significative della storia culturale francese di tutti i secoli.

Gli « Studi Francesi » forniscono agli studiosi italiani una via per partecipare al rinnovamento

della cultura europea e agli studiosi stranieri il modo per avere un contatto diretto con le tendenze più attuali della critica italiana.

La rivista è impegnata a contribuire con tutti i mezzi a sua disposizione alla formazione di una più avveduta coscienza critica moderna.

*Gli abbonati ed i lettori potranno avere ogni necessaria informazione sulle riviste scrivendo ai seguenti corrispondenti:*

per il **Belgio**

prof. Pierre Jodogne, 22, Rue Lincoln, 1180 Bruxelles (Belgique).

per il **Canada**

prof. Giuseppe Di Stefano, Department of French, 222 Peterson Hall, McGill University, Montreal 2 (Canada).

per la **Francia**

prof. Claude Martin, 3 Rue Alexis-Carrel, F 69110, Sainte-Foy-Les-Lyon (France).

per la **Germania**

prof. Wolfgang Drost, Im Hainchen 1, D 59 Siegen 21 (R. F. di Germania).

per il **Giappone**

prof. Shigemitsu Sasaki, Ishimori, 1782 Hiyoshi-Honcho, 223 Kohoku-ku, Yokohama (Japan).

per la **Gran Bretagna**

dott. Gaston Hall, School of French Studies, The University of Warwick, Coventry, CV4-7AL (England).

per la **Polonia**

prof. Krzysztof Zaboklicki, ul. Grzybowska 16/22 m. 1004, Warszawa 1 (Polonia).

per gli **Stati Uniti**

prof. Aldo Scaglione, Department of Romance Languages, University of North Carolina, Chapel Hill (N. C.), U.S.A.

per la **Svizzera**

Jean-Daniel Candaux, 24, Bourg-de-Four, 1204, Genève (Suisse).

per l'**Unione Sovietica**

prof. A. D. Mikhailov, Institut de littérature mondiale, 25<sup>a</sup> rue Vorovsky, Moscou

*Per informazioni, corrispondenza, libri per recensione e riviste in cambio indirizzare alla:*

**Direzione: Corso Stati Uniti, 39 - 10129 Torino**

*Per abbonamenti, cambi di indirizzo e richieste di fascicoli arretrati indirizzare a:*

**SOCIETÀ EDITRICE INTERNAZIONALE - Corso Regina Margherita, 176  
10152 Torino - C.C.P. 2-171**

|                                              |                    | ITALIA    | ESTERO            |
|----------------------------------------------|--------------------|-----------|-------------------|
|                                              |                    | L. 12.000 | L. 16.000 (\$ 25) |
| Condizioni<br>di abbonamento<br>per il 1976: | Abbonamento:       | L. 4500   | L. 6000 (\$ 10)   |
|                                              | Fascicolo singolo: | L. 9000   | L. 12.000 (\$ 20) |
|                                              | Fascicolo doppio:  | L. 14.000 | L. 18.000 (\$ 28) |
|                                              | Annote arretrate:  |           |                   |

Pubblicazione quadrimestrale - Spedizione in abbonamento postale - Gruppo IV

## HOMMAGE À KING VIDOR

## "HALLELUJAH !"

par

ANDRÉ GIDE

Les textes d'André Gide sur le Cinéma sont rares, alors même qu'on connaît le goût très vif qu'il avait pour le septième art. Les pages qu'on va lire ou relire ci-dessous, et qui furent sa contribution au numéro d'*Hommage à King Vidor* de la *Revue du Cinéma* (publiée par les Éditions Gallimard) du 1<sup>er</sup> juin 1930, sont sans doute les seules qu'il ait données à une revue spécialisée ; et elles sont peu connues — omises dans la grande *Bibliographie* de Jacques Cotnam, où elles porteraient le n° 465 bis. Ce texte ne paraît pas avoir jamais été réimprimé.

Rappelons que, avant *Hallelujah !* (1929), l'américain King Vidor (né en 1894) avait notamment réalisé *La Grande Parade* (*The Big Parade*, 1925) et *La Foule* (*The Crowd*, 1928).

Le nouveau film de King Vidor me réconcilie pour quelque temps avec le cinéma.

— Vous étiez brouillé ?

— Oh ! brouille d'amoureux. Cela ne dure pas. Mais avouez que parfois certains films, et qu'on nous baille pour excellents, sont d'une niaiserie décourageante. Quand je vois le public y prendre plaisir, je me dis : "C'est là ce qu'il lui faut. Rien à espérer d'un art qui doit tabler aussitôt sur l'assentiment du plus grand nombre..." Quelle sera l'attitude du grand public devant *Hallelujah* ? Je ne sais. J'eus la chance de voir ce film projeté dans une séance particulière, grâce à l'initiative de la revue *Du Cinéma*. L'on m'en avait dit le plus grand bien. J'en attendais beaucoup. Pourtant ma satisfaction a dépassé mon espérance. Il me paraît qu'il s'adresse à la fois à la masse et au *happy few*, comme toute

œuvre d'art devrait faire.

Le plaisir que j'y prends n'est pas nécessairement celui même qu'y prend mon voisin. Il y a là de quoi satisfaire le cœur et l'esprit et les sens. Les images sont belles ; les acteurs, excellents ; et le scénario, d'une intelligence rassurante.

King Vidor a dominé son sujet (un sujet admirable) d'assez haut pour nous laisser sentir qu'il le juge ; et même avec quelque ironie ; mais pourtant il reste, et nous force de rester en constant contact avec ses personnages qui ne cessent de nous émouvoir, au point que leurs passions ne nous paraissent jamais plus belles que lorsque notre raison les condamne et les convainc d'absurdité. Facile à tous les paroxysmes, le héros d'*Hallelujah* ! verse de l'amour mystique dans l'amour sensuel, dans la jalousie, dans la haine, et le passage de l'un à l'autre de ces états est d'une éloquence extrême. En art, plus la passion est excessive et absurde, plus elle échappe à la banalité, et plus il importe qu'elle soit présentée raisonnablement, d'une manière qui nous la rende plausible. Toute pénétrée de lyrisme, et prodigieusement expressive, chaque embardée est amenée par King Vidor avec une ingéniosité magistrale, une compréhension psychologique subtile, et si habilement motivée qu'elle nous paraît naturelle et comme nécessaire. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la simple et comme naïve ingéniosité de l'intrigue, du rythme de son déroulement, de la mise en valeur de ces passions élémentaires, ou du jeu parfait de l'acteur qui les incarne. Mais pourquoi louer surtout celui-ci ? Tous les interprètes de ce film sont excellents. Et pourquoi parler d'acteurs ? Ce sont les personnages eux-mêmes, aussi peu comédiens, aussi spontanés que ceux des meilleurs films soviétiques, ou dressés miraculeusement.

L'intérêt que l'on prend à *Hallelujah* ! peut se passer de la compréhension des paroles ; mais le peu que j'en ai pu saisir me laisse supposer l'importance de leur appoint. Quant à celui de la musique, des chants, des chœurs, des cris, des interjections de la foule, il se confond de la manière la plus heureuse aux mouvements d'ensemble, au point que l'on ne peut imaginer ce film privé de cet élément musical, qui fait d'*Hallelujah* ! une sorte de symphonie avec des *allegro*, des *andante* et des *largo*, des *presto agitato*, où la parole elle-même ne se mêle que comme un élément rythmé. Et, lorsque les voix humaines se sont tuées dans la longue scène de poursuite à travers la forêt inondée, rien de plus impressionnant que le simple clapotement de l'eau morte froissée ; ce chu-

chotement de la nature éternelle qui replace et recule dans le temps la passagère voix humaine, semble la voix même d'une sombre fatalité.

Je n'ai pas à raconter *Hallelujah* ! ; mais il est à souhaiter que tous ceux qui s'intéressent au cinéma puissent bientôt admirer ce film sur les écrans des salles parisiennes, et même ceux (s'il en est) qui doutaient encore que le cinéma pût nous offrir mieux qu'une imagerie banale ou frelatée, des sentiments ou conventionnels ou forcés, indignes d'occuper l'attention des "honnêtes gens".

présentée par

LINETTE F. BRUGMANS

(Professeur Émérite à l'Université  
de l'État de New York à Stony Brook)

LA

CORRESPONDANCE

ANDRÉ GIDE - WALDO FRANK

(1922-1940)

sera intégralement publiée

dans le prochain BAAG

(N° 33, janvier 1977)

C'est à Mme Linette F. Brugmans, qui procura jadis l'édition des Correspondances d'André Gide avec Edmund Gosse (New York University Press, 1959) et avec Arnold Bennett (Librairie Droz, 1964), qu'a été confiée la présentation de ce nouvel ensemble (moins étendu), les lettres échangées entre Gide et le grand écrivain et critique américain Waldo Frank.

---

HENRI GHÉON  
ET  
"LA PORTE ÉTROITE"  
(UNE LETTRE INÉDITE)

Le 20 avril 1909, retrouvant Cuverville après un séjour de six semaines en Italie d'où il revenait "assez mécontent, non tant de l'Italie que de (lui)-même" ("J'allais à Rome pour travailler ; je n'ai su que m'y distraire"), André Gide écrivait à son cher Henri Ghéon que "le plus clair profit de (s)on voyage a(vait) été de mettre plus de distance entre (lui) et *La Porte étroite*"... et de lui permettre de mieux juger sa dernière œuvre — dont le troisième numéro de la toute jeune *Nouvelle Revue Française*, du 1<sup>er</sup> avril, venait précisément de terminer la publication. Mais pourquoi se laissait-il aller à parler ainsi à Ghéon de son roman ? "Parce que tu ne m'as pas encore parlé de mon livre et que je ne veux pas te laisser te méprendre sur ma propre façon de le juger."

On a lu cette lettre dans la récente édition de la *Correspondance* des deux amis. Huit jours plus tard, une nouvelle lettre de Gide (du 28 avril) commençait ainsi : "Cher ami, Ta lettre m'a causé une joie d'autant plus vive que je m'étais imaginé que tu allais prendre ce livre en horreur. T'avouerai-je à présent que cette crainte a, parfois, tandis que je l'écrivais, ralenti mon zèle ; il me semble que si j'avais pu pressentir ta lettre j'aurais eu plus de cœur en face des difficultés. Evidemment je n'écris pas *pour* te plaire ; mais ton approbation est une des rares dont j'aurais bien du mal à me passer."

On devine avec quelle déception les éditeurs, Jean Tipy et Anne-Marie Moulènes, ont dû signaler en note que "cette lettre de Ghéon n'a(vait) pas été retrouvée" (1)...

C'est, de toute évidence, justement parce que cette lettre re-

---

(1) GHÉON-GIDE, *Correspondance*, t. II, pp. 717-9.

vêtait une particulière importance aux yeux de Gide qu'il l'avait "classée" (!) à part, hors du dossier où il rangeait habituellement toutes les lettres de Ghéon. Par le plus heureux des hasards, cette lettre (quatre petites pages manuscrites) vient d'être retrouvée au milieu de nombreux autres papiers qui n'ont aucun rapport avec elle, et nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, et en tout premier lieu à nos amis Jean Tipy et Anne-Marie Moulènes, en leur offrant aussitôt ici cet important complément à la *Correspondance*.

Le *Jeudi* que Ghéon se borne à indiquer pour dater sa lettre (dont l'enveloppe n'a pas été conservée) est évidemment le *jeudi 22 avril 1909*.

Jeudi.

Cher vieux,

Je t'aurais écrit depuis longtemps si j'avais connu ton adresse à Rome. Tu aurais eu alors une lettre enthousiaste, car peu de livres — aucun — m'ont autant remué. Je ne sais rien d'aussi admirablement douloureux que le journal d'Alissa. Lisant à ma sœur, les sanglots entre-coupaient sans cesse ma lecture et nous sommes sortis de là les yeux gonflés et tout honteux de nous. Je t'avais déjà dit mes restrictions sur la partie "récit". C'est un peu filandreux parfois, un peu radoteur et un peu banal. Cela me gêne moins aujourd'hui, et d'être si lentement préparée la "coda" me paraît plus belle. Quelque chose de pire à la relecture, à la réflexion me frappe. L'"inexistence" de celui qui parle, l'inexistence à partir surtout du moment où Alissa, se sacrifiant à "lui", à la haute et pure destinée qu'elle rêve pour lui, ne se sacrifie en somme à rien du tout, — ou ne se sacrifie qu'à celui qui contera son histoire. Et c'est bien quelque chose, je l'accorde. Mais celui-ci c'est toi, André Gide, l'auteur, et non pas ton héros. Et quand Juliette, l'autre sacrifiée, dans l'excellente dernière scène, parfait sa propre figure dans un mouvement de suprême regret, on s'aperçoit que Jérôme, lui, ne regrette rien et prend si aisément son parti de tout le drame, qu'il y semble dépaycé, intrus. Un triple sacrifice eût été plus beau, plus atroce... Il manque décidément de "caractère", ce garçon. N'empêche que tel qu'il est, et avec la veulerie assez méprisable dudit Jérôme, ton livre est très neuf, très profond, très puissant, le plus puissant que tu aies écrit sans doute — et qu'il fallait l'écrire, tel quel.

Adieu, remonte-toi. Excédé de malades, j'arrive péniblement à travailler : qu'aurais-je donc à te lire ? J'ai déchiré quatre derniers chapitres !... A bientôt, à Bray — j'y compte — et peut-être aussi à Paris... Voici près



d'un mois que je n'y ai pas mis les pieds !

Amitiés à ta femme.

Ton

Ghéon.

Et quel document sur le monde protestant !!!

Henri Ghéon ne se borna pas à parler de *La Porte étroite* dans cette lettre privée : il consacra au livre de Gide un long article, "*La Porte étroite et sa fortune*", que publia *Vers et Prose*, la revue de Paul Fort, dans son tome XXI daté d'avril-mai-juin 1910 (pp. 56-63). Nous reproduirons cet article dans le prochain BAAG, qui ouvrira avec lui "Le Dossier de presse de *La Porte étroite*" — dossier fort abondant, dont le livre de Pierre TRAHARD (*La Porte étroite d'André Gide, étude et analyse*, Paris : Éd. de la Pensée Moderne, "Collection Mellottée", 1968) donnait naguère des extraits, malheureusement émaillés de fautes d'impression et assortis de notes et de commentaires dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils étaient hasardeux et contestables (comme d'ailleurs tout le petit livre, hâtivement fabriqué de seconde main)...



*Le jeune valet. Ruyters  
à Paris (1907)  
à Paris (1907)*

ANDRÉ RUYTERS

(Phot. inédite, coll. Catherine Gide)

LE DOSSIER DE PRESSE  
DE "THÉSÉE"  
(SUITE)

HUBERT NYSSSEN

(*Marginales*, n° 8,  
juillet-août 1947, pp. 131-2)

(Ce n'est qu'à la fin de sa chronique que le poète belge de Préhistoire des estuaires (1968) accorde quelques lignes à Thésée — tout en ajoutant en post-scriptum que, ayant reçu la réédition Corrêa du Dialogue avec André Gide de Du Bos, il en traitera dans sa prochaine chronique.)

(...)

Dans *Le Yogi et le Commissaire*, il est écrit à propos des *Interviews imaginaires* de Gide :

"Son influence sur la jeune génération française a été déplorable, ... à cause de l'ambiance d'arrogance intellectuelle... — l'illusion qu'il donna d'appartenir à une secte privilégiée, d'avoir part à des valeurs raffinées qui pourtant, lorsqu'on essaye de les définir, vous échappent comme du sable entre les doigts..."

C'est assez bien dit. Dans *Thésée* qu'il prétend être son dernier écrit, Gide distribue, une dernière fois donc, le sable illusoire. Ou plutôt, il le distribue à ceux qui veulent bien encore l'accepter. Les autres se contenteront — et n'est-ce pas mieux ? — de goûter l'excellence du style, la grâce du récit et aussi un humour serein autant que charmeur.

Aux amateurs de testaments, offrons les derniers mots de Thésée : "J'ai goûté les biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre, j'ai vécu."

Pour nous, ces phrases sont le soporifique que s'administre qui veut bien mourir et mourir bien. Nous doutons, avec ce qu'il nous reste de bon sens, que Gide ait influencé le bonheur des hommes, mais nous croyons que son nom sera inscrit sur la liste des meilleurs esthètes et que sa vertu se place à l'endroit de son style autant que de son aisance à voir les choses (les dessiner).

Son attitude s'oppose à l'optimisme envahissant comme au désespoir ; elle se situe dans une zone intermédiaire que d'aucuns ont appelée disponibilité, refus de s'engager. Nous laisserons les exégètes épiloguer, car il nous importe peu de situer Gide de cette façon pourvu que nous puissions, quelque jour d'été où le soleil est rude, lire *La Symphonie pastorale* sub tegmine fagi.

ROBERT KANTERS

(*La Gazette des Lettres*,  
31 août 1946)

(C'est en manière d'hommage au grand critique qui vient de disparaître que nous reproduisons in extenso le feuillet ci-dessous, qui est beaucoup plus un article d'ensemble sur Gide, un "bilan", qu'un compte rendu de Thésée — qu'il avait donné quatre jours plus tôt à Spectateur : v. le BAAG n° 31, pp. 48-51.)

#### LE DEMI-DIEU.

Paul ARCHAMBAULT : *Humanité d'André Gide* (Bloud et Gay). — André GIDE : *Journal 1939-1942* (Gallimard). — André GIDE : *Thésée* (*Cahiers de la Pléiade*, Gallimard).

Depuis longtemps déjà, M. André Gide a conquis la taille et la place d'un demi-dieu de notre littérature. Sa métamorphose aujourd'hui s'achève. Comme pour Œdipe, comme pour Thésée, comme pour tant de héros qui lui sont chers, voici qu'on se demande s'il a été un homme. M. Paul Archambault, qui pose la question, se hâte, certes, de répondre par l'affirmative ; mais le jour viendra peut-être bientôt où quelque zélateur, ou quelque détracteur, se montrera moins catégorique.

Cela fait longtemps déjà que la critique suit M. André Gide comme l'Anglais le dompteur et qu'elle s'oblige périodiquement à des mises au point définitives. Le temps de dresser un bilan de l'œuvre, sinon de la vie, est cependant venu : en parlant de son *Thésée*, dans la dédicace, comme d'un "dernier écrit", M. Gide marque peut-être le point final de sa production. Il y a d'ailleurs dix ou quinze ans que cette œuvre ne s'est plus guère enrichie que de notes, et nous pouvons célébrer cette année le

vingtième anniversaire des *Faux-Monnayeurs*.

Le livre de M. Paul Archambault se présente comme un "essai de biographie et de critique psychologiques". Peut-être y a-t-il encore beaucoup de témérité à vouloir écrire dès maintenant une vie d'André Gide. Je sais bien qu'il y a le *Journal*, les 1.300 pages de l'édition de la Pléiade, auxquelles M. Gide vient précisément de joindre celles écrites de septembre 1939 à mai 1942, et certes la sincérité de Gide dans ces notes n'est pas contestable. Il n'en reste pas moins que ce journal est un journal tronqué et donc truqué. On en connaît la plus grosse lacune, celle qui concerne la femme de l'écrivain, et par contre-coup sa vie conjugale. Mais il y a aussi tout le jeu des initiales, dont la discrétion est parfois démentie dès l'index, les omissions que l'on croit deviner : la première mention de Marc dans le *Journal* est de février 1928, bien que Gide déclare avoir écrit *Les Faux-Monnayeurs* pour lui, la Catherine Gide dont il est question dans le supplément de guerre semble avoir porté un autre nom dans le *Journal* de la Pléiade, et son existence même implique une lacune importante du *Journal* publié, etc. Bref, le *Journal* ne deviendra une source sûre pour une biographie que lorsque nous en posséderons une édition définitive, sans restrictions sur ce qui a tenu le plus au cœur de l'auteur : et s'il faut attendre pour cela la mort de la dernière petite fille, ou du dernier petit garçon pour lequel ce cœur a battu, nous avons sans doute en perspective une querelle du *Journal* de Gide qui viendra remplacer celle du *Journal* des Goncourt.

Au surplus, Gide a toujours eu le souci de ses éclairages. Il nous faudrait donc pour écrire sa biographie disposer aussi, d'une part, de sa correspondance, pour confronter les divers visages qu'il offre aux autres, d'autre part, des témoignages de ceux qui l'ont approché. Sur ce point, nous sommes très pauvres, à peu près tous les amis personnels de M. André Gide ayant été d'une grande discrétion : à peine peut-on trouver quelques articles ici ou là, quelques notations dans un journal parallèle comme celui de Pierre Louÿs ou celui de M. Julien Green. Bref, nous ne connaissons M. André Gide que par lui-même : condition favorable sans doute pour une de ces "héroïisations" dont son amie, M<sup>me</sup> Delcourt, a fort bien parlé, mais funeste à un dessein biographique.

De ce point de vue, le livre de M. Archambault est donc surtout une utilisation des confidences déjà livrées au public, avec une mise en ordre convenable, mais sans apport nouveau. L'intérêt du plan chronologique, qui est celui du livre, suivant l'écrivain année après année, est

de faciliter une comparaison perpétuelle entre le journal et les œuvres dont le caractère confidentiel est bien connu : par le rapprochement de ces deux séries, M. Archambault a essayé de construire la figure humaine de M. André Gide.

On trouvera donc ici une bonne analyse de *Si le grain ne meurt*, pour exposer l'enfance et l'adolescence de notre auteur. Puis le rapprochement de quelques pages de *Si le grain ne meurt*, de quelques pages du *Journal*, et surtout de ce journal détaché plus que travesti que sont *Les Cahiers d'André Walter*, permet de diagnostiquer la grande crise de jeunesse, l'opposition entre les exigences du tempérament personnel de Gide et les exigences du Christ. Lutte avec l'Ange qui se termine par la défaite de l'Ange : comme son Saül, Gide cédera dans un désert à un petit corps bronzé. Et son chant de victoire, il l'écrit ensuite, ce sont *Les Nourritures terrestres*.

La victoire est-elle entière ? Gide n'a pu vaincre l'ange qu'en assumant son rôle, qu'en proclamant son propre angélisme — sans reprendre à mon compte la théorie pesamment exposée par le Dr. Stocker, dans son livre sur *L'Amour interdit*. Mais il lui était impossible de supprimer d'un coup toutes les postulations de son éducation chrétienne, que sa femme, au surplus, incarnait à ses côtés. Ses œuvres de la période suivante vont donc manifester sa dualité intérieure permanente. M. Archambault propose de les rattacher à deux pôles, de ranger les unes du côté de chez Ménalque, les autres du côté de chez A-lissa. Le libéré, le ressuscité écrit *Le Prométhée mal enchaîné*, *L'Immoraliste* ; ce qui de l'ange était vaincu passe dans *La Porte étroite* ; et un accord des contraires est tenté dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*. C'est bien l'homme libre qui marque des points à la fin, et engendre le Lafcadio des *Caves du Vatican*.

Mais il y a eu pour Gide, vers sa quarante-cinquième année, une visite, non du démon (il était dans la place), mais de l'ange de midi. A la faveur de quelques circonstances, la mort d'un de ses amis convertis, le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey ; la conversion d'un autre ami, Henri Ghéon ; l'expérience quotidienne qu'il faisait dans la guerre de la souffrance des autres et de sa propre charité, voici que le conflit se rallume et que l'Ange vient provoquer Jacob pour un deuxième round. Aux *Cahiers d'André Walter* correspond le cahier vert de *Numquid et tu...* ? Et l'issue du second combat est la même : ce n'est pas l'Amour, mais l'amour qui l'emporte. La première mention de M. dans le *Journal* est, je crois, d'août 1917, mais il s'annonçait déjà en mai en inspirant un chant de joie.

Cette fois, la victoire sur l'Ange est, sinon définitive, du moins beaucoup plus complète. Le bulletin, et il sonne comme un défi, en est dans *Corydon* et dans *Si le grain ne meurt* ; et le fruit de toute cette seconde crise, c'est la grande tentative de Gide pour faire un roman, *Les Faux-Monnayeurs*.

Assis désormais dans son équilibre, M. André Gide, qui est parvenu en même temps à une rayonnante célébrité littéraire, va pouvoir se consacrer aux autres, prêter sa voix aux victimes de ce monde. "Parmi ces victimes", dit M. Archambault, "il en est quatre qui ont particulièrement intéressé Gide : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire." Et cela va nous permettre de ranger sous quatre chefs un certain nombre d'œuvres : les *Souvenirs de la Cour d'Assises*, et les volumes de la collection *Ne jugez pas* ; *L'École des femmes* et ses prolongements ; les souvenirs de voyage en A.E.F. ; et, enfin, les textes communisants et les notes sur l'U.R.S.S.. A l'issue de cette période, se confirmant dans son extrême humanisme, M. André Gide publie ses dernières œuvres significatives, *Œdipe* et *Les Nouvelles Nourritures*. M. Archambault ne semble pas avoir eu connaissance du *Thésée* qui vient de paraître. Mais je ne vois pas qu'il ajoute grand'chose à l'*Œdipe* ; c'est une suite de dialogues qui ne forme ni une pièce, ni un récit, mais plutôt un traité à la manière des œuvres de jeunesse, un traité sur l'art de purifier la terre de ses monstres et de ses dieux, et le bonheur d'y être parvenu.

Dans les derniers chapitres de son livre, M. Archambault groupe autour de quelques idées cardinales : la sincérité, le bonheur, la liberté, le dépassement, les positions les plus constantes ou les recherches les plus têtues que l'on peut discerner dans toute la carrière de Gide. Bien que je sois d'accord avec lui sur beaucoup de points et que cette critique de la pensée gidienne me paraisse souvent pertinente, c'est cependant la partie du livre qui m'a le moins attaché. Il me semble, en effet, que Gide n'est à aucun degré un philosophe, au sens où on le dit de Platon, de Descartes, de Hegel ou de Bergson. A quel point ces constructeurs de systèmes ont tenu peu de place pour lui, il suffit de voir pour s'en convaincre le petit nombre de fois qu'ils sont mentionnés dans le *Journal*. L'incapacité d'être systématique est même un trait caractéristique de son esprit. "Ils parlent d'édifier un système", écrit-il, d'ailleurs. "Construction artificielle d'où la vie aussitôt se retire. Mon système, je le laisse lentement et naturellement se former", etc. (*Journal*, p. 842). Dès lors, toute tentative, si modestes qu'en soient les prétentions, pour dresser un système

d'André Gide, est parfaitement vaine, et plus vain encore l'effort pour critiquer ce prétendu système en le confrontant à une philosophie déterminée.

Le livre de M. Paul Archambault, qui est chrétien, est un livre plein de probité, et mieux que cela, plein de sympathie. On sent en plusieurs endroits qu'il pense surtout à un public de lecteurs chrétiens comme lui : à ceux-là qui pourraient ne pas connaître encore M. Gide, il fournira une grande masse de renseignements et de citations, un exposé des principales œuvres et des principales tendances de l'auteur, et enfin une base solide pour porter un jugement et indiquer des limites. C'est une sorte de Baedeker de Gide, principalement à l'usage des personnes pieuses. Adolescent, j'ai découvert Gide à travers les *Jugements* de M. Henri Massis : ah ! comme je compris vite, devant la haine de ce médiocre, ce que l'œuvre qu'il condamnait pouvait m'apporter, comme je me précipitai tout de suite après sur les *Nourritures*, comme j'abordai *Les Thibault* de Roger Martin du Gard avec sympathie... Le livre équilibré de M. Archambault risque infiniment moins de provoquer de telles réactions.

Le revers, c'est que cette modération même maintient constamment l'auteur en vue de terres déjà bien connues. Aux familiers de l'œuvre de Gide, ou bien à ceux qui, en dehors de toute révérence, cherchent à définir la place réelle que Gide garde parmi nous, ce gros essai n'apportera pas grand'chose. Il ne pouvait sans doute en être autrement, du moment que Gide lui-même était pris comme centre de perspective et son cheminement comme itinéraire. De même que la biographie, la critique souffre un peu du manque de repères extérieurs. Avouons-le : les variations de Gide par rapport à Gide nous paraissent souvent d'un assez médiocre intérêt. Les thèses du genre "L'Évolution de la notion d'acte gratuit chez André Gide, de *Paludes* aux *Caves du Vatican* et aux *Faux-Monnayeurs*" sont périmées ou dépassées, parce que cette œuvre n'est ni assez stabilisée dans notre jugement, ni assez proche de notre actualité. Il reste donc, après celui de M. Archambault, un livre à écrire sur M. André Gide : c'est le livre où on le mettrait à l'épreuve, celui dans lequel, au lieu d'écouter son discours, on lui poserait des questions, les questions très simples de notre vie ; et on obligerait son œuvre à nous répondre. C'est un jeu auquel lui-même nous a invités : "Quels problèmes inquiéteront demain ceux qui viennent ?" demande l'Édouard des *Faux-Monnayeurs*. "C'est pour eux que je veux écrire. Fournir un aliment à des curiosités encore indistinctes, satisfaire à des exigences qui ne sont pas encore précisées, de sorte que celui qui n'est aujourd'hui qu'un enfant de-



main s'étonne à me rencontrer sur sa route." (*Œuvres complètes*, XII, 146). Si, au seuil de l'éternité, l'âme est soumise à une pesée unique et définitive, au seuil de l'immortalité littéraire, une telle pesée doit être refaite quatre ou cinq fois, de vingt en vingt ans, avant que l'on puisse être sûr de la survie d'une œuvre. Je gage que les résultats de l'expérience seraient assez différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient en 1926, au temps de la plus grande "ferveur", comme de ce qu'ils seront en 1966, aux approches du centenaire. Et au total, je parie encore pour la survie du demi-dieu.

JEAN AMROUCHE

(Voici, avec cet article sur *Thésée* donné à la luxueuse revue *Élites*, un des rares textes qu'ait publiés sur Gide celui qui fut pour lui l'ami que l'on sait et son "questionneur" radiophonique.)

#### LE "THÉSÉE" D'ANDRÉ GIDE.

Vers la fin d'une longue vie qui n'a été qu'une longue jeunesse, André Gide nous fait don d'un fruit dont la maturité garde l'insolence rayonnante et la force acide du printemps : ce *Thésée* qui est son dernier ouvrage d'imagination, et l'un des plus spécifiquement gidiens. Quel accueuil lui réserveront les garçons de vingt ans à qui ce petit livre s'adresse, où ils devraient prendre exemple et conseil ? Je vois bien certains des reproches qu'on ne manquera pas de lui porter : qu'il n'accorde pas (du moins en apparence) une suffisante part à l'événement, qu'il emprunte à la mythologie son allure de fable décorative où tout semble aménagé pour le plaisir plutôt que pour répondre à l'angoisse qui nous obsède, et conjurer le malheur. Il se peut que ce *Thésée* séduise sans toucher, qu'il provoque à admirer les ressources de l'artiste sans remuer profondément une jeunesse que les violences de la guerre ont rendue insensible à tout ce qui, dans l'art, ne ressortit pas à une esthétique du choc. Ceux qui ont reçu de Gide une manière de *révélation*, qui doivent à ses livres une part de cette joie contre quoi se liguent en vain tant de forces, reconnaîtront ici le timbre fraternel et l'autorité d'une voix inoubliable, celle du Prodigue qui tremble de crainte et d'espoir, et qui nous disait dans le demi-jour de l'aube : "Je tiens la lampe... Prends garde aux marches du perron."

o

On attendait depuis longtemps de Gide qu'il composât une manière de traité où l'enseignement de la Fable grec-

que fût consigné. Il ne suffisait pas d'y penser, de couvrir amoureusement l'ouvrage. Il fallait un concours de circonstances favorables, que la poussée intérieure correspondît à un appel venu du dehors, pour que l'œuvre, prenant vie dans le langage, brisât sa coque et parût au jour. L'expérience des *Nouvelles Nourritures* où la perfection du métier ne parvient pas à nourrir de sang les images incitait Gide à la prudence. Comme je lui rappelais son projet d'écrire un *Thésée* durant l'hiver de 1943, il répondait : "Tout cela est à présent trop loin de moi. Je sais bien ce que j'aurais voulu y dire ; mais je ne pourrais plus trouver le ton. C'est là l'important ! Tenez : je crois que je l'avais dans les *Nourritures*. Dans les *Nouvelles*, je l'ai forcé."

Le miracle, longuement préparé, se produisit au printemps de 1944. La grâce d'une saison et la certitude de la victoire du parti de la liberté offraient enfin à Gide les conditions propres à l'accomplissement d'un dessein indéfiniment différé. Il éprouva en même temps que le droit à la joie, l'acquiescement intime des Dieux, et la nécessité de confier à *Thésée* un message capital.

Sans doute le héros ne prend-il pas d'abord conscience de la magistrature dont Gide entend le charger. Il nous raconte sa vie sur un mode merveilleusement naturel, tour à tour enjoué, allègre, cynique même (le ton des *Caves du Vatican*), ne prenant d'autre soin que de ne pas gauchir ou embellir sa figure. C'est dans l'action qu'il prend conscience de soi, et de ce qui le distingue des intellectuels, des artistes, des mystiques : de Pirithoüs, Minos, Dédale, Icare, Œdipe enfin. S'il ne force pas sa nature, si même il s'y complait, il ne manque pas de profiter de tout ce qui chez autrui peut accroître sa prise sur le monde et sur lui-même. Il commence sa vie par l'aventure, où il fait montre de courage et de prudence, attentif à mettre de son côté toutes les chances de réussir, et ce conquérant parachève sa conquête de soi en transférant au peuple tous ses pouvoirs.

Ce qui était menacé de mort, ce qui est encore menacé de mort, c'est ce que *Thésée* précisément représente : une figure de l'homme où s'incarne l'Occident, figure menacée par les forces du dedans et du dehors, qui, dominant la tentation des extrêmes, celle de l'action pure et celle de la contemplation pure, retrouve son assiette dans la mesure perpétuellement hasardée et reconquise.

(Suite des *Dossiers de presse*  
aux prochains numéros.)

REVUE DES  
AUTOGRAPHES

Le Directeur du Humanities Research Center de l'Université du Texas à Austin, le Dr. F. Warren ROBERTS, nous a très aimablement fait parvenir le splendide catalogue de l'exposition qui est actuellement ouverte à Austin, jusqu'au mois de décembre prochain : *Baudelaire to Beckett, A Century of French Art and Literature, a Catalogue of Books, Manuscripts, and Related Material drawn from the Collections of the Humanities Research Center, selected and described by Carlton LAKE* (un volume relié toile bleue, 26 x 17,5 cm, 206 pp., 156 ill., index pp. 189-204).

Ce catalogue de 518 numéros laisse entrevoir quelles fabuleuses collections se trouvent aujourd'hui réunies à Austin, qu'il s'agisse d'Apollinaire, d'Aragon, de Baudelaire, de Beckett, de Breton, de Céline, de Char, de Cocteau, de Debussy, d'Éluard, de Jarry, de Louÿs, de Mallarmé, de Picasso, de Radiguet, de Rimbaud, de Saint-Exupéry, de Sartre, de Toulouse-Lautrec ou de Valéry (une description détaillée du fonds Valéry a été publiée par M. Alain BLAYAC, pp. 4-25 du dernier Bulletin des Études Valéryennes, n° 10 de juillet 1976)... Comme pour toutes les autres collections représentées à cette exposition, les 21 numéros "André Gide" ne sont d'ailleurs qu'un choix parmi les trésors de la bibliothèque du Humanities Research Center de l'Université du Texas.

C'est notre ami Carlton LAKE, membre de l'AAAG de la première heure, qui fut l'initiateur de cette prestigieuse collection : il était encore tout jeune étudiant lorsqu'il acquit, voici près de quarante ans, sa première pièce majeure : un exemplaire de l'originale des Fleurs du Mal, dédié par Baudelaire à Nadar, comportant des corrections autographes du poète et relié avec les épreuves corrigées du recueil, une lettre autographe de Baudelaire à Poulet-Malas et des épreuves avant la lettre des "interprétations" des Fleurs du Mal par Odilon Redon (n° 52 du catalogue)...

En rendant un juste hommage à M. Carlton LAKE et à l'Université du Texas, nous ne pouvons que nous réjouir de voir tant de documents uniques ou rarissimes ainsi rassemblés, à partir desquels, comme le soulignait notre ami Daniel Moutote dans son Bulletin des Études Valéryennes, "les études génétiques, les éditions critiques, les re-

*cherches poétiques que des générations d'étudiants ne manqueront pas de développer aux États-Unis" feront rejaillir un "légitime renom" sur le Humanities Research Center d'Austin.*

*Nous reproduisons ci-dessous les cinq pages du Catalogue consacrées à André Gide — et illustrées par quatre photographies de fragments des n° 218, 222, 223 et 225.*

207. 289 holograph letters signed and 37 related documents addressed to Eugène Rouart, 1896-1936.

*Gide met Eugène Rouart at the home of the sculptor Jean-Paul Laurens, whose son, Paul-Albert, had been Gide's traveling companion on a trip to Tunis in October 1893. During this trip, Gide began to write Les Nourritures terrestres. Rouart soon became one of Gide's closest friends and in 1895, when Paludes was published, it was dedicated to him.*

*This is one of the most important Gide correspondences still unpublished.*

208. Holograph letter signed to the Belgian writer Maurice des Ombiaux, 5 pp. Des Ombiaux had made, first in conversation with Gide and later in a published review, certain criticisms of *Paludes*, notably the idea — launched and relaunched with the publication of most of Gide's works — that Gide was a bad influence on the young. In this letter Gide amiably rejects the sinister role attributed to him, not without a certain characteristic jesuitical ambivalence.

209. 12 letters, 11 of them holograph, to the Paris bookseller Camille Bloch, 1917-1920. Concerning Gide's purchases of books from him and sale, through him, of certain of the manuscripts and first editions of his works.

210. *Lettre ouverte à M. Francis Jammes*. Typescript signed with holograph postscript, on the letterhead of the *Nouvelle Revue Française*, 24 April 1923.

*Gide takes issue with Jammes's published account of Gide's early relations with Paul Claudel, and with a "poetic description" of his family environment which Gide characterizes as "charming" but far from authentic.*

211. 70 holograph letters to Gide's friend and occasional collaborator Pierre Herbart, author of *A la recherche d'André Gide* (Paris: Gallimard, 1952), 1929-1951, 160 sides. Together with a copy of a letter from Gide to Jef Last.

*Many details concerning Les Caves du Vatican, Isabelle, Saül, Robert ou l'Intérêt général, and other works of Gide, his Communism and disillusioning trip to Russia, his travels to Germany, Italy, Morocco, and elsewhere. Discussions of Cocteau,*

*Jean Desbordes, Malraux, Simon and Dorothy Bussy, Louis Jouvet, Jean-Louis Barrault, John Lehmann, Roger Martin du Gard, E. R. Curtius, Jean Paulhan, Julien Benda, Ilya Ehrenbourg, Camus, Eugène Ionesco, and others.*

212. *Feuilles de route*. 1895-1896. Brussels : Imprimerie V. Vandersypen, 1899. 16mo, three-quarter maroon crushed levant, top edges gilt, original wrappers bound in (binding by Huser). Rare first edition, of which only a small number of copies were printed.

*The book is divided into two parts, and in this copy Gide has corrected, in ink, the entire second part (two-thirds of the book). Printer's corrections, in pencil, are also present. Gide's corrections do not appear in the edition of the collected works published by Gallimard.*

213. *Dostoievsky d'après sa correspondance*. Corrected proofs of an article published in the 25 May 1908 issue of *La Grande Revue*, 26 pp.

214. *Isabelle*. *Récit*. Paris : Éditions de la Nouvelle Revue Française, Marcel Rivière et Cie, 1911. 12mo, original blue wrappers, uncut. A fine copy of the rare first printing of the first edition. Five hundred copies were printed, on *vergé d'Arches*, but Gide had the printing destroyed because of its typographical irregularities. Only about ten copies survived and these bear, on the colophon, the printing date of 29 May. A new, corrected printing of 500 copies, also on *vergé d'Arches*, was issued on 20 June.

215. *Isabelle*. Typescript signed, with holograph corrections, 99 pp. Label inscribed in Gide's hand on *Nouvelle Revue Française* wrapper : *Dactylographie complète / d'Isabelle / avec les corrections et les deux versions / de la fin*.

*The second ending (8 pp.) included in the typescript is unpublished.*

216. *Isabelle*. Corrected proofs for most of the book, bound in 2 volumes, three-quarter morocco, raised bands, top edges gilt.

217. *Le Journal des Faux-Monnayeurs*. Paris : Éditions Éos, 1926. Small 4to, original wrappers, uncut. First edition. One of 25 numbered author's copies of a total edition of 561, with the following inscription to Gide's brother-in-law : *à Marcel Drouin / son frère et ami / André Gide*.

*Printed in two colors by Coulouma.*

218. *Le Journal des Faux-Monnayeurs*. Holograph manuscript, 132 pp. Folio and small 4to. Written in 2 notebooks, with additional text on loose sheets tipped into the larger of the two. Nearly one-

fourth of this text was eliminated from this book but was printed in Gide's novel *Les Faux-Monnayeurs* (1925). There are a number of differences between this manuscript and the printed text. From the library of Paul Voûte, with his bookplate.

219. *L'École des femmes*. Paris : Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1929. 12mo, original blue wrappers, uncut. First edition. One of 547 numbered copies on papier de Hollande van Gelder.

220. *Robert. Supplément à l'École des femmes*. Paris : Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1930. 4to, original wrappers, uncut and unopened.

*First edition. One of 123 numbered large-paper copies on papier vergé, this one "imprimé pour M. Milich", according to an imprint on the limitation page. With the bookplate of Michel Boloré, whose outstanding Gide collection was dispersed at public sale in Paris in 1954.*

221. *Robert. Supplément à l'École des femmes*. A review copy, regular 8vo format. Inscribed by Gide : à Eugène Rouart / son vieux ami / André Gide.

*L'École des femmes, written in 1927 and 1928 and published in 1929, was concerned with the problem of marriage at a period when Gide was having problems with his own. The critical approval it received induced him to write and quickly publish a sequel — Robert — which he managed to turn out in one week in September 1929.*

222. *L'École des femmes*. Holograph manuscript in two parts, the first written in a black cloth-bound folio daybook ; the second, on sheets of deep pink bound into a morocco-backed notebook of marbled boards. The manuscript is complete in two parts, as in the printed version. The title is inscribed in Gide's hand at the beginning of the large daybook as "Geneviève ou l'École des Femmes". Beneath that is a dedication to Edmond Jaloux. The text of the first part covers 19 folio sheets in the daybook, written in a minute but very legible hand. Twenty additional sheets of manuscript have been laid in. This first part corresponds fairly closely to the first 83 pages of the printed text.

*The text of the second part seems to be first draft, with many additions and deletions, and it differs greatly from the published version, although it follows the essential lines of the narrative. The second part of the manuscript corresponds to pages 87 through the end (page 171) of the original edition. There are forty 4to pages of manuscript in the rose-colored sheets plus six large white folio sheets mounted on stubs and folded twice, and two sheets of corrected typescript.*

223. *Robert. Supplément à l'École des femmes.* Holograph manuscript, 55 pp. Written in a notebook of 48 bound sheets. Small 4to. The preface is written on two separate sheets. This is the complete manuscript, in first draft, with numerous additions, deletions, and variant passages. The dedication, in the form of a letter to E. R. Curtius, takes up the two manuscript sheets laid in and was cut to two lines in the printed version. Inside the front cover Gide has made calculations concerning the ages of his characters.

224. *Robert ou l'Intérêt général. (Pièce en cinq actes.) Lithographies de Maurice Brianchon.* Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes (1949). Small 4to, original wrappers, uncut and unopened. First edition, forming volume VI of the *Théâtre Complet d'André Gide*.

From brief entries in his *Journal* we know that Gide began making notes for this play in the summer of 1934. It gave him a great deal of trouble, not least because his initial approach was to write it as a kind of Communist tract whose "realism" was essentially alien to him.

Elsa Triolet translated the first version into Russian and a Moscow production was scheduled. But when Gide returned from Russia and published *Retour de l'U.R.S.S.*, his honeymoon with the Communist party was over and he decided to redo the play — "to transform this social conflict into a 'comedy of character'." He thought so highly of some of the scenes that he kept trying to stitch them together in new ways, and that kept introducing new technical problems. Over a period of six years the play preoccupied him almost constantly. He finally published it in Algiers, in the review *L'Arche*, in 1944 and 1945. It was produced in Tunis at the *Théâtre Municipal* by a company called *L'Essor*, in April and May 1946.

225. *Robert, ou l'Intérêt général.* Holograph manuscript in two versions, differing widely, 255 pp., plus a dozen sheets of related typescript. The first version is in sheets, in five acts; the second, in three bound notebooks, labeled Acts II, III and IV.

226. Holograph letter signed from Francis Poulenc to Gide, 5 August (1940), 2 pp.

Fleeing from Paris after the fall of France, Poulenc has had news of Gide from Henry de Montherlant in the "overpopulated ... torrid" village where they have taken refuge. He associates Gide with the finest joys of his youth. He asks for news of Eluard, not only a dear friend, but "the very source of melodies which surely mean more to me than anything else". He writes of Auric, Paulhan, Mauriac, Milhaud.

227. 7 snapshots from the period of World War II, showing Gide in North Africa and Spain; some with the Dutch writer Jef Last.

o°o

*Notre ami Patrick POLLARD, de Londres (Birkbeck College), a relevé l'offre suivante dans le catalogue d'une vente organisée par Sotheby le 25 mai dernier (n° 413) :*

GIDE (André Paul Guillaume, 1869-1951, French writer), A.L.s., 2 1/2 pages, 8vo, n.p. n.d. (*mais 1898 ?*), to an old friend (*sic*) whom he addresses as "cher vieux", thanking him for putting him in touch with his doctor, describing the state of his health, the doctor's fear of "abcès ou phlegmon", and his present late night wait for the arrival of the dentist, adding that Madeline (*sic*) has also been put on a milk diet (*comme ton père*) and therefore it will be some time before he can arrange a meeting.



CHRONIQUE  
BIBLIOGRAPHIQUE

## RÉÉDITION DE TYPHON

Les Éditions Gallimard ont fait entrer le *Typhon* de Joseph Conrad, dans la traduction d'André Gide, dans la collection "1000 soleils", destinée à la jeunesse et dirigée par Pierre Marchand et Jean-Olivier Héron : un volume relié bleu, 21 x 12,5 cm, 189 pp., sous jaquette illustrée ; dessins de Marc BERTHIER. Ach. d'impr. : 17 février 1976.

## LES CAHIERS DE LA PETITE DAME EN ESPAGNOL

La première traduction des *Cahiers de la Petite Dame* est parue, et c'est en espagnol : Maria VAN RYSSELBERGHE, *Los Cuadernos de la "Petite Dame". Notas para la historia auténtica de André Gide, I : 1918-1929*. Traducción de ESTHER BENÍTEZ. Madrid : Alianza Editorial, coll. "Alianza Tres" n° 24, 1976 (un vol. br., 20 x 12,5 cm, 500 pp., 550 ptas.). Tout le texte du volume français original y figure ("Nota preliminar" de Claude MARTIN, "Prefacio" d'André MALRAUX, texte des Cahiers, "Notas" de Claude MARTIN et "Table detallada") ; on y trouve en outre une "Nota sobre la traducción" d'Esther BENÍTEZ (pp. 27-8) et un "Índice bio-bibliográfico" de Jacqueline CONTE (pp. 483-99). C'est M. Eladio Ramos Salvador, de Vinaroz, qui nous a le premier signalé la parution de ce volume.

## REVUES ET JOURNAUX

Un grand article de Jean-Marc THEOLLEYRE, en rez-dechaussée de la première page du *Monde des livres* du 27 août 1976 : "Le 'littérateur-né' et le 'viveur aveugle' : La 'Correspondance' Gide-Ghéon" (p. 11).

Compte rendu, par Daniel MOUTOTE dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* de juillet-août 1976 (76<sup>e</sup> année n° 4), pp. 678-9, du livre de Raimund Theis, *André*

*Gide* (v. BAAG n° 26, p. 49).

Au "Carnet critique" de *La Gazette de Lausanne* du 24 juillet, un article de Pierre-Olivier WALZER sur la *Correspondance* Gide-Mockel (v. BAAG n° 30, p. 65), sous le titre : "Gide : Au bout d'un quart d'heure de conversation avec Mockel, on était laminé".

Dans la *Revue des Deux Mondes* d'août 1976, pp. 292-9, des souvenirs de Roland de MARGERIE : "Rostand, Claudel, Anna de Noailles, Valéry, Gide".

Dans la revue napolitaine *Francia*, n° d'avril-juin 1975, une étude de notre collègue et ami Albert PY (professeur à l'Université de Genève) : "L'image du moi dans le *Journal* d'André Gide".

Signalons l'article très intéressant et très documenté que notre ami Jean-Pierre CAP a donné à la deuxième livraison du *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* (2<sup>e</sup> année n° 1, 1<sup>er</sup> trimestre 1976, pp. 9-32) : "La reprise de *La N.R.F.* en 1919 à travers la correspondance de Jacques Rivière et de Jean Schlumberger".

#### MÉMOIRES ET THÈSES

Notre ami Jean CLAUDE nous a communiqué une liste de mémoires de Maîtrise récemment préparés à l'Université de Nancy II où il enseigne : "L'Ironie dans *Le Prométhée mal enchaîné*", par Marie-José BERNARD ; "Étude de la langue et du style d'André Gide dans *Si le grain ne meurt* et *Les Caves du Vatican*", par Jean-Marc BOURA ; "La langue et le style d'André Gide dans *Le Voyage d'Urien*, *La Symphonie pastorale* et *Feuillets d'automne*", par Christian BORMANN ; "Des Nourritures terrestres aux *Nouvelles Nourritures*", par Anny PARISSET ; "Les structures musicales des *Faux-Monnayeurs*", par Anne ROUSSELET ; "Les structures des *Caves du Vatican*", par Christiane BECKER.

C'est en novembre que M. Denis VIART (membre de l'AAAG) soutiendra la thèse pour le doctorat du troisième cycle qu'il a préparée sous la direction de Roland Barthes, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études : "Lecture du Désir dans les premières œuvres d'André Gide, des *Cahiers d'André Walter* à *Paludes*".

LA COLLECTION GIDE  
DU MUSÉE D'UZÈS

Voici le premier état d'un catalogue que nous espérons voir se compléter harmonieusement d'année en année.

Mais sans doute faut-il faire le point au moment où le Musée d'Uzès va ouvrir la salle consacrée à Paul, Charles et André Gide.

Une même gratitude a voulu que nous réunissions ainsi deux représentants de cette famille chère à nos cœurs languedociens, frères de surcroît, et nés à Uzès, sans toutefois négliger la présence du troisième, auquel nous attribuons en fait la meilleure place, bien qu'à l'en croire "il ne pût choisir entre le Midi et la Normandie"... Mais son rayonnement est tel qu'il est déjà, de notre petit musée, l'hôte le plus précieux. A la réflexion, il semble bien, d'ailleurs, que toute la vie d'André Gide — toute sa carrière littéraire aussi — ont témoigné d'une dilection particulière pour la lumière implacable et la dure vérité de la terre méridionale. Aussi le voyons-nous essentiellement parmi ceux du Pays d'Oc qu'il fréquentait, avec lesquels il correspondait, et pour lesquels une amitié de jeunesse ne pouvait être que fidèle.

Il fallait néanmoins, pour le grand public, une présentation plus complète de l'écrivain, faire connaître son œuvre en des éditions qui sortissent de l'ordinaire et fussent, autant que possible, illustrées sur beau papier. Ainsi, à l'enrichissement né de la lecture, s'ajoutera, en guise de délassement, la contemplation des images. Cette "matière" iconographique, dans un musée, se doit d'être particulièrement importante par l'apport de portraits, œuvres peintes ou gravées : quand on connaît l'intérêt que Gide portait aux artistes de son temps, elle se justifie aisément. En notre époque d'"audio-visuel", elle précise même sûrement le souvenir de la visite.

Trouver aussi, dans une salle où l'on évoque un grand personnage, quelques objets lui ayant appartenu (bien que l'écrivain fût fort loin de cette sorte de fétichisme) est pour beaucoup une source d'émotion supplémentaire dont il faut tenir compte.

Ainsi définie, nous espérons que cette présentation aura l'assentiment du plus grand nombre.

Georges A. BORIAS, Conservateur.

## CATALOGUE

## I - LA FAMILLE GIDE

- 69.7.1 *Arbre généalogique de la Famille* établie à Lussan depuis au moins le XVI<sup>e</sup> siècle, d'après les travaux de M. Roger Chastanier, de l'Académie de Nîmes.
- 49.22.1 *Faire-part de la mort de Tancrède Gide*, président du Tribunal civil d'Uzès, 10 juin 1867. Don E. Arraud.
- 72.5.17 *Faire-part de la mort de Mme Tancrède Gide*, 15 janvier 1894. Don Mme C. Gide.
- 72.5.25 Étienne GIDE, *Récit des événements arrivés à Uzès les 12 - 13 février 1791 et jours suivants*. Don Mme C. Gide.
- 72.5.30 *Recherches d'André et Charles Gide sur leur généalogie (dossier)*. Don Mme C. Gide.
- *Compoix de 1598* (Mairie de Lussan, Gard), où il est fait mention d'un Jean Gido, ménager (photographie).

## II - PAUL GIDE

- *Acte de naissance de Paul Gide*, 16 mai 1832 (Arch. munic.).
- 72.5.18 *Faire-part de la mort de Paul Gide*, 28 octobre 1880. Don Mme C. Gide.
- 72.5.21 Paul GIDE, *Pensées* (1 f. ms.). Don Mme C. Gide.
- 72.5.20 Mme Paul GIDE, *Lettre à son mari* (1873) où il est question d'André (2 ff. mss.). Don Mme C. Gide.
- 72.5.23 Paul GIDE, *Hommage à Turgot* (Ms. autogr., 9 ff.). Don Mme C. Gide.
- 72.5.24 Paul GIDE, *Notes sur la Compensation et la Solidarité* (1 f. ms.). Don Mme C. Gide.
- 72.5.28 Dossier d'articles nécrologiques (20 coupures) : *La Semaine judiciaire*, *Revue de Droit international*, *Société d'économie Politique*, *Gazette des Tribunaux*. — Discours du Pasteur aux obsèques de Paul Gide. Don Mme C. Gide.
- 72.5.13 J. FLACH, LYON-CAEN, DIETZ, *Code de Commerce allemand* (volume relié, 1881, ayant appartenu à Paul Gide). Don Mme C. Gide.
- 72.5.12 Paul GIDE, *Étude sur la Condition privée de la Femme* (relié, 1885). Don Mme C. Gide.
- 72.5.11 Paul GIDE, *Étude sur la novation et le transport des créances* (relié, 1879). Don Mme C. Gide.

## III - CHARLES GIDE

- 72.5.10 Charles GIDE, *Du Droit d'association en matière religieuse*

(Thèse de doctorat, 1872). Don Mme C.Gide.

72.5.19 *Faire-part de la mort de Charles Gide*, 12 mars 1932. Don Mme C.Gide.

72.5.22 Charles GIDE, *Note autographe sur son père* (1 f. ms.). Don Mme C.Gide.

72.5.9 Charles GIDE, *la Coopération* (Conférences de propagande) (1900). Don Mme C.Gide.

72.5.8 Charles GIDE, *Principes d'Économie politique* (6<sup>ème</sup> éd.). Don Mme C.Gide.

57.3.1 Charles GIDE, *Lettre au Président de "La Réforme sociale"*,  
à 5 commentant l'adhésion de François Coppée, "poète devenu politicien nationaliste" et "patron de quelques jeunes pornographes. C'est lui qui a lancé l'auteur d'*Aphrodite*, un des livres les plus obscènes qui ait été publié depuis vingt ans". Achat.

Charles GIDE, *Carte envoyée de Suisse à M. Delaire*, 38 Boulevard Saint-Germain à Paris, 12 août 1896. Achat.

Charles GIDE, *Lettre*.

#### IV - ANDRÉ GIDE

53.4.3 André GIDE, *Compte rendu d'ouvrages de Paul Claudel et Charles-Louis Philippe*, art. paru dans *L'Ermitage* en 1901 (Ms. autogr., 8 ff.). Don Lambert-Gide.

72.5.29 Deux *Lettres* adressées à André Gide en 1938 par Maurice LAMAZAC, avocat à la Cour de Paris. Copie par le même d'un fragment de *Lettre de Charles Gide* (il est question des mœurs pédérastiques de Fourier). Don Mme C.Gide.

53.4.2 André GIDE, *Fragment de la Préface à une traduction allemande des Nourritures terrestres* (1 p. ms.). Don Lambert-Gide.

72.5.26 André GIDE, Brouillon de *Si le grain ne meurt*, où l'écrivain parle de son oncle Charles : "Ceci est mon 4<sup>e</sup> brouillon" (1 f. ms.). Don Mme C.Gide.

#### V - PREMIÈRES AMITIÉS LITTÉRAIRES ANDRÉ GIDE ET LES POÈTES MÉRIDIONAUX

72.5.15 Emmanuel SIGNORET, *Tombeau dressé à Stéphane Mallarmé* (Ms. 15 ff.). Don Mme C.Gide.

72.5.16 André GIDE, *Lettre à Emmanuel Signoret* (brouillon) au sujet du *Tombeau de Mallarmé* (4 ff. mss.). Don Mme C.Gide.

72.5.7 Emmanuel SIGNORET, *La Souffrance des Eaux* (1899). Don Mme C.Gide.

72.5.6 Emmanuel SIGNORET, *Daphné* (1894). Don Mme C.Gide.

- 72.5.5 Emmanuel SIGNORET, *Chant civique* (1900). Don Mme C.Gide.
- 72.5.2 Le *Saint-Graal*, "cahiers d'art et d'esthétique" rédigés par & 3 Emmanuel SIGNORET. Don Mme C.Gide.
- 72.5.14 Les *Noëls de Saboly* (en provençal). Vol. relié toile. Don Mme C.Gide.
- 72.5.4 Calixte TOESCA, *Réponse à un article de M. Charles Maurras sur Emmanuel Signoret* (s.d.). Don Mme C.Gide.
- 70.8.1 Henri de RÉGNIER, *Aréthuse*. Paris : Libr. de l'Art Indépendant, 1895 (éd. or.). Achat.
- 70.7.1 Pierre LOUÏS, *Aphrodite*. Paris : Arthème Fayard, 1906 ("Modern Bibliothèque", première éd. populaire, ill. par Manuel Orazi). Don G.A.Borias.
- 72.2.3 Maria VAN RYSELBERGHE, *Lettre à Paul Valéry*, 8 juin 1919 (autogr.). Don Mme A.Rouart-Valéry.
- 71.1.1 Francis JAMMES, *Vers* (1894, éd. or.). Achat.
- 71.8.1 Francis JAMMES, *La légende de l'Aile*. Uzès : Gourbeyre éd., 1938 (éd. or.). Don Mme Gourbeyre.
- 71.10.1 Paul VALÉRY, *Écrits sur l'Art*. Achat.
- André ROUYEYRE, *Le Reclus et le Retors*. Gourmont et Gide. Paris : Crès, 1927. Achat.
- 54.5.1 André GIDE, *Lettre à André Rouveyre*, Nice, février 1940 (rappelant des souvenirs sur Uzès (copie par Rouveyre, contresignée par lui). Don A.Rouveyre.
- 72.2.2 André GIDE, *Lettre à Paul Valéry*, mai 1913, au sujet des mines de Grong (4 ff.). Don Mme A.Rouart-Valéry.
- 74.3.1 *Hommage à Paul Valéry*, n° du *Divan* (mai 1922) avec double portrait signé par J.-E. Blanche et P. Valéry. Achat.
- 72.5.27 André GIDE, *Lettre à Madeleine Gide* (inachevée, 1 f. ms.), relatant une conversation à Carcassonne avec le poète Albert. Don Mme C.Gide.
- 75.4.1 Francis JAMMES, *Poème* autogr. signé (1897), 29 vers écrits au crayon (1 f. ms.). Achat.
- 75.4.2 Paul VALÉRY, *Théâtre* (1 f. dactyl. et ms., non signée). Achat.

VI - ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE  
(PREMIÈRES ÉDITIONS, ÉDITIONS ILLUSTRÉES)

- 70.8.2 *El Hadj*. "Édition d'Ispahan". N.R.F., 1932. Compositions de Mirza Ali Ispahani. Ex. Vélín d'Arches 351/1128. Achat.
- 71.1.3 *Et nunc manet in te, suivi de Journal intime*. Ides et Calendes, 1951 (Première éd.). Achat.

- 71.1.2 *Le Retour*. Ides et Calendes, 1946 (éd. or., avec un portrait de Raymond Bonheur par Eugène Carrière). Achat.
- 70.6.1 *Lettres à un Sculpteur*, précédées d'une lettre de Mme André Gide. Marcel Sautier, 1952 (ex. Vélin de Lana 163/500). Achat.
- 70.6.2 *Les Caves du Vatican* (parce). Ides et Calendes, 1948 (éd. or., lithographies de Maurice Brianchon). Achat.
- 53.4.1 *Journal 1942-1949*. N.R.F., 1950 (ex. d'auteur H.C. sur Hollande). Don Lambert-Gide.
- 70.7.2 *Journal 1939-1942*. New York : Pantheon Books, 1944 (éd. or.). Achat.
- 70.8.3 *Isabelle*. Lithographies d'É. Lascaux. Achat.
- 71.5.1 *Si le grain ne meurt*. Flammarion, "Select Collection", 1948 (éd. populaire). Don G.A.Borias.
- 74.4.1 *Caractères*. Paris : A l'enseigne de la Porte étroite, 1925 (éd. or., ex. Arches 556/650). Don Ass. Amis du Musée.
- 74.4.2 *Le Retour du Tchad*. N.R.F., 1928 (éd. or., ex. 38/120). Don Ass. Amis du Musée.
- 74.4.3 *La Séquestrée de Poitiers*. N.R.F., 1930 (éd. or.). Don Ass. Amis du Musée.
- 74.4.4 *L'Affaire Redureau. Faits-divers*. N.R.F., 1930 (éd. or.). Don Ass. Amis du Musée.
- 74.4.5 *L'École des Femmes*. Robert. Geneviève. N.R.F., 1929, 1930, à 7 1936 (éd. or.). Don Ass. Amis du Musée.
- 74.4.8 *Pages de Journal 1929-1932*. N.R.F., "Les Essais", 1934 (éd. or.). Don Ass. Amis du Musée.

## VII - OBJETS, SOUVENIRS

- 53.4.4 *Style* ayant appartenu à André Gide. Don Lambert-Gide.
- 53.9.1 *Onetelle* ayant peut-être appartenu à la "Belle Cousine", provenant de la Vente de Flaux.
- *Écharpe* offerte à André Gide par "la Petite Dame". Don Mme Éli. Van Rysselberghe.
- 70.16.1 Enveloppe "Premier Jour" avec timbre à l'effigie d'André Gide (1970). Achat.
- André GIDE, *Entretiens avec Jean Amrouche*. Extraits choisis par Jean Lescure. 2 disques 33 t. Adès (1970). Achat.
- 73.4.1 Médailles en bronze : *André Gide*, par LANDRY (mod. 68), à 6 *Francis Jammes*, par LAY (mod. 63), *Paul Valéry*, par DELANNOY (mod. 68), *Paul Claudel*, par GUASTALLA (mod. 68), *Pierre Louÿs*, par ANDREI (mod. 68), *Paul Verlaine*, par FLOURAT

(mod. 72). Dépôt des Monnaies et Médailles.

#### VIII - ICONOGRAPHIE

- 69.5.2 Charles GIDE, *Vue du Gardon*. Eau-forte, 0,218 x 0,132, s.d., signée à gauche "Charles Gide d'Uzès".
- 69.5.1 Charles GIDE, *Le Pont du Gard*. Eau-forte, 0,218 x 0,134, signée à droite "Charles Gide d'Uzès, 1873".
- 72.5.1 BRACQUEMONT, *Portrait de Paul Gide*. Eau-forte encadrée, ayant appartenu à André Gide. Don Mme C.Gide.
- Jacques - Émile BLANCHE, *Portrait d'André Gide*. Photographie du tableau du Musée de Rouen.
- Camille CLAUDEL, *Portrait de son frère Paul Claudel à vingt ans*. Reproduction du pastel.
- 71.2.1 Paul-Albert LAURENS, *Étude pour le portrait de Gide du Musée National d'Art Moderne*, 1924. Huile sur cart. entoilé, 0,410 x 0,327, non signé. Don Mme Laurens.
- 71.2.7 Paul-Albert LAURENS, *Portrait d'André Gide (de profil)*. Vernis mou. Don J.-Cl.Laurens.
- 71.2.5 Paul-Albert LAURENS, *Étude pour le portrait d'André Gide (crayon)*. Don J.-Cl.Laurens.
- 71.2.3 Paul-Albert LAURENS, *Portrait d'André Gide*. 3 états d'une à 5 eau-forte. Don Mme J.-Cl.Laurens.
- 72.2.1 Paule GOBILLARD, *la Maison de Cuverville* (aquarelle). Don Mme A.Rouart-Valéry.
- Photographies : *André Gide à 22 ans* ; *Paul Valéry en uniforme de soldat* ; *Pierre Louÿs à 21 ans* ; *Paul-Albert Laurens* ; *Stéphane Mallarmé*.
- 71.2.6 Paul-Albert LAURENS, *Frontispice pour Les Chansons de Bilitis* (Mercure de France, 1898), signé au crayon bleu P.A.L., lithographie colorée (0,124 x 0,100). Don Mme J.-Cl.Laurens.
- 73.2.1 André DUNOYER de SEGONZAC, *Portrait d'André Gide lisant*. Eau-forte dédiéee au Musée d'Uzès. Don de l'Artiste.
- 75.6.1 *Photographie*, signée Rogi André, Paris (29,5 x 39,5). Don M. Boirard, Uzès.



## CORRESPONDANCE

Nous avons reçu, de notre ami François Chapon, Conservateur de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, la lettre suivante :

Université de Paris

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE  
JACQUES DOUCET

Paris, le 7 juillet 1976.

10, Place du Panthéon

Cher Claude Martin,

Puis-je vous demander l'hospitalité du *Bulletin des Amis d'André Gide* pour insérer le rectificatif d'allégations qui portent atteinte au bon renom de la Bibliothèque Doucet et à la qualité professionnelle de ses collaborateurs ?

Je lis dans l'Avertissement de la *Correspondance* Ghéon-Gide, p. 131 : "A la Bibliothèque Doucet, les lettres de Ghéon ne sont pas encore classées et elles ont été presque toutes dépouillées de leurs enveloppes."

Quelques précisions me paraissent nécessaires, d'autant plus qu'il s'agit du travail de mes prédécesseurs.

Ces lettres ont été classées avant d'être scellées en octobre 1956, à la demande des ayants-droit. Faut-il rappeler que *classer* comporte non seulement inventaire, estampillage, foliotage, mais signifie, selon le dictionnaire Robert, "*mettre dans un certain ordre, mettre à sa place, dans un classement*" ? La correspondance en question a été rangée chronologiquement dans l'ordre des dates inscrites par l'auteur ou par le récipiendaire.

L'interprétation de ces dates n'appartient pas au bibliothécaire, qui doit demeurer neutre, mais à l'éditeur scientifique. Qu'aujourd'hui celui-ci diffère dans ses conclusions de celles d'André Gide, lorsqu'il datait ces lettres, n'implique pas pour autant qu'elles ne sont pas *encore* classées. Les critères de classement sont seulement différents. Ce fait est bien distinct, dans son acception, de celui de non-classement qui implique désordre.

Pendant la période où cette correspondance fut cachetée avant la décision, par les héritiers respectifs, de sa publication, un catalogue recensant les documents pièce à pièce permettait déjà d'en connaître le volume matériel et le profil chronologique dans les conditions indiquées ci-dessus.

L'écriture de Marie Dormoy et de son assistante atteste l'époque où furent effectués ces travaux : voici plus de vingt ans.

Quant aux enveloppes, dont la disparition — tel que le constat en est formulé — paraît aussi à notre charge, elles ne figuraient pas dans le legs André Gide. Vous avez vous-même trop souvent utilisé les archives du Fonds Doucet pour ne pas témoigner que les enveloppes, selon une loi élémentaire de la bibliothéconomie, y sont gardées chaque fois que leur destinataire les a conservées.

En vous remerciant d'accueillir cette mise au point qui n'appelle, il me semble, aucune polémique et rétablit en toute équité la justesse des faits, je vous prie, cher Claude Martin, de croire à ma fidèle amitié.

François CHAPON,  
Conservateur de la Bibliothèque  
littéraire Jacques Doucet.

## VARIA

• DON A L'AAAG • M. Alexandre BIRMELÉ, ancien professeur à l'école d'interprètes de l'Université de Genève, membre fondateur de l'AAAG, a offert la somme de *mille francs* à l'AAAG pour lui témoigner "reconnaissance et admiration pour son inlassable dévouement à la cause d'André Gide". Il nous permettra de lui en exprimer publiquement notre profonde gratitude : non seulement cette générosité vient à point nommé apporter une aide sensible à notre société, dont l'activité est aux prises avec les difficultés économiques actuelles et les hausses de toutes sortes que l'on sait (la dernière : celle des tarifs postaux, le 2 août dernier, de plus de 20 %), mais aussi les lettres de M. BIRMELÉ nous ont vivement touché — et encouragé dans la poursuite quotidienne, et souvent difficile, de nos efforts.

• DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE • La Librairie HACHETTE a offert à la Bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes de Bron un exemplaire des deux ouvrages consacrés par M. Henri Maillet à *L'Immoraliste* et à *La Symphonie pastorale* dans la collection "Lire aujourd'hui". Divers livres de Gide ont été donnés à la Bibliothèque par Mme Catherine GIDE et par M. Claude MARTIN. Merci à tous.

• LES CITATIONS CÉLÈBRES • Le préposé aux "Jeux de l'été" proposait aux lecteurs du *Figaro*, en juillet dernier, de jouer aux "citations fausses" — phrases inventées et attribuées à tel ou tel auteur plaisamment choisi. Il serait aussi amusant de rechercher sous quels avatars parfois curieux des formules célèbres, celles-là bien réelles, apparaissent sous la plume de ceux que leur mémoire n'assiste qu'avec une relative précision. Ainsi la fameuse maxime d'Édouard, dans *Les Faux-Monnayeurs* : "Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant" (III, xiv, Pléiade p. 1215), si souvent citée ! Elle vient d'être "remaniée" par Mme Ginette CUITARD-AUVISTE, qui écrivait dans son article nécrologique sur Paul Morand (*Le Monde*, 24-25 juillet 1976) : "(Paul Morand) fait sienne, alors (en 1925), la remarque de Gide : 'Le talent est une pente, et une pente faite pour être remontée'."

• ROGER MARTIN DU GARD • Notre ami Claude SICARD vient de publier la très importante thèse qu'il avait soutenue devant l'Uni-

versité de Toulouse-le Mirail le 5 mai 1973 (v. BAAG n° 19, p. 57), Roger Martin du Gard : *les années d'apprentissage littéraire (1887-1910)* : un vol. broché, 23,5 x 15,5 cm, 770 pp. (Paris : Diffusion Librairie Honoré Champion, 1976), 80 F.

• SEPT HEURES D'ANTENNE POUR ANDRÉ GIDE • France-Culture vient de procéder à une nouvelle diffusion intégrale des *Entretiens* d'André Gide avec Jean Amrouche, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'écrivain. Du jeudi 19 août au vendredi 10 septembre, à raison de deux entretiens par soirée (soit 25 à 30 minutes chaque jour à 22 h 30 ou 22 h 35, sauf les samedis et dimanches), nous avons donc pu réécouter les trente-quatre entretiens qui avaient été diffusés pour la première fois en octobre 1949.

• GIDE A VALÉRY (SUITE) • Dans son article du *Bulletin des Études Valéryennes* (n° 10, juillet 1976) : "Paul Valéry au Texas : la Collection Carlton Lake", M. Alain BLAYAC décrit ainsi (p. 23) un billet autographe de Valéry : "L.a.s. au (Directeur NRF ?). Mercredi. Répondant à la demande de Gide, PV s'inscrit "au petit banquet chez Mongery (?) qui aura lieu le 21, et où sera présent 'le team intime de la NRF'". Mais il n'est pas certain de pouvoir s'y rendre. Il remercie son correspondant du soin qu'il a pris "d'informer pages". Rapprochée du billet de Gide à Valéry que nous avons publié dans le BAAG n° 29 (p. 10) et des compléments apportés par notre ami David ROE (BAAG n° 31, p. 78), cette petite lettre de Valéry se révèle être adressée à Jacques Copeau et être à dater du mercredi 15 décembre 1909.

• GAËTAN PICON (1915-1976) • Notre ami Gaëtan Picon, membre titulaire de l'AAAG, a été emporté le 6 août dernier par un infarctus, dans sa soixante-et-unième année. Bordelais, agrégé de philosophie, il avait enseigné en France puis à l'Ecole Supérieure des Lettres de Beyrouth, à l'Institut Français de Florence et à Gand ; appelé par André Malraux à la Direction générale des Arts et des Lettres en 1959, il y demeura sept ans, puis fut nommé Directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Études. Auteur de nombreux essais de littérature (André Malraux, 1946 ; Georges Bernanos, 1948 ; Malraux par lui-même, 1953 ; Balzac par lui-même, 1956 ; *Lecture de Proust*, 1963... *Panorama de la Nouvelle Littérature française*, 1950) et d'esthétique générale (*L'Ecrivain et son Ombre*, 1953 ; *Panorama des idées contemporaines*, 1957 ; *Les Lignes de la Main*, 1962 ; *Ingres*, 1968 ; *Admirable tremblement du temps*, 1970), il avait aussi publié deux récits : *Un Champ de solitude* (1968) et *L'Œil double* (1970). Il dirigeait aux Éditions Skira la célèbre collection "Les Sentiers de la Création". On relira les articles sur Gide qu'il avait recueillis dans les trois volumes de son *Usage de la Lecture* (Mercure de France, 1960-63). A sa femme et à son fils, l'AAAG présente ses très sincères condoléances.

• KLÉBER HAEDENS (1913-1976) • Le romancier et critique Klé-

ber Haedens, né à Equeurdreville (Manche) le 11 décembre 1913, est décédé le 13 août dernier. Outre plusieurs articles sur Gide publiés au cours d'une carrière bien remplie de journaliste, on doit à Kléber Haedens les pages qu'il lui a consacrées dans son *Histoire de la Littérature française* (1943).

• UN DOSSIER EXTRAORDINAIRE • Le mercredi 8 septembre, de 13 h 30 à 14 h, sur Europe n° 1, Pierre Bellemare et Jacques Antoine ont pris pour thème de leur émission quotidienne "Les Dossiers Extraordinaires" *L'affaire Redureau*. Mais sans citer ni le nom ni le livre de Gide.

• TRADUCTIONS D'ANDRÉ GIDE : ERRATUM • L'abondance des matières prévues au présent numéro nous fait renvoyer au prochain BAAG la suite de l'*Inventaire des Traductions des Œuvres d'André Gide* (ainsi que celle des *Dossiers de presse des Faux-Monnayeurs* et de *Geneviève*). Mais n'attendons pas pour corriger une erreur que nous a signalée Mme Madeleine DENÉGRI dans le précédent numéro, ce dont nous la remercions : le n° 130 est une traduction en serbe de *La Symphonie pastorale*, et non pas en croate, qui ne s'écrit pas en alphabet cyrillique. Mais nos lecteurs, comme on dit, avaient d'eux-mêmes rectifié notre bévue et nous en avaient excusé...

NOUVEAUX MEMBRES  
DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 1<sup>er</sup> juillet et le 31 août 1976 :

- 785 M. Jean LEFEBVRE, étudiant, 5908 Neunkirchen, R.F.A. (Etudiant).
- 786 M. Raymond MAHIEU, professeur, 1040 Bruxelles, Belgique (Titulaire).
- 787 Mme Yvès Henriette KRÜGER, directrice de maison d'enfants, Mosset, 66500 Prades (Titulaire).
- 788 M. René SERRE, 03200 Vichy (Titulaire).
- 789 M. Michel DEBRANE, artiste dramatique, 75018 Paris (Titulaire).

# LIBRAIRIE DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, aux prix nets (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous.

Les commandes sont à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur règlement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide (rappelons que tout mandat ne peut être reçu que par la Trésorière : v. en page 82).

## BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Revue trimestrielle)

|          |                      |                 |                 |                |
|----------|----------------------|-----------------|-----------------|----------------|
| Vol. I   | (n° 1-17, 1968-72),  | 27 x 21 cm,     | 360 pp. . . . . | 40 F           |
| Vol. II  | (n° 18-24, 1973-74), | 20,5 x 14,5 cm, | 464 pp. . . . . | 30 F           |
| Vol. III | (n° 25-28, 1975),    | 20,5 x 14,5 cm, | 290 pp. . . . . | 25 F           |
| Vol. IV  | (n° 29-32, 1976),    | 20,5 x 14,5 cm, | 338 pp. . . . . | 25 F           |
| Vol. V   | (n° 33-36, 1977),    | 20,5 x 14,5 cm. | . . . . .       | En préparation |

Le numéro séparé : N° 1 à 20, 4 F ; N° 21 et suivants, 6 F.

## PUBLICATIONS ANNUELLES

(Les Cahiers : André Gide, vol. brochés, 20,5 x 14 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 7 ; *La Maturité d'André Gide*, vol. broché, 24 x 16 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex. ; les ouvrages de S.M. Stout et de J. Cotnam, en ex. du tirage de 500 ex. hors commerce réservé à l'AAAG. Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes en ex. ordinaires vendus en librairie.)

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Gallimard, 1969, 412 pp. (40,10 F) . 32 F

1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide - François Mauriac (1912-1950)*. Gallimard, 1971, 280 pp. (28,85 F) 23 F (1)  
Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide - Ro-*

- ger Martin du Gard. Gallimard, 1971, 64 pp., mêmes couv. & format que la *Correspondance* (hors commerce) . . . . . Épuisé
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire*. Gallimard, 1972, 364 pp. (40,10 F) . . . . . 32 F  
     Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 21 x 13,5 cm, 64 pp. (hors commerce) . . . . . Épuisé
1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame*, I (1918-1929). Gallimard, 1973, 496 pp. (52,90 F) . . . . . 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame*, II (1929-1937). Gallimard, 1974, 672 pp. (71,65 F) . . . . . 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame*, III (1937-1945). Gallimard, 1975, 416 pp. (57 F) . . . . . 46 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame*, IV (1945-1951). Gallimard. . . . . Sous presse
- 1976-77. — Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de "Paludes" à "L'Immoraliste"*. Klincksieck, 1976, 736 pp. . . . . Sous presse
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche (1891-1939)*. Gallimard. . . . . En préparation
1979. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951)*, I. Gallimard . . . . . En préparation

## PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

(Volumes exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement servis à ses Membres.)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. *Études et travaux : Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des revues*. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

1. *La première N.R.F. (1908-1914)*. . . . . En préparation
2. *La N.R.F. de Jacques Rivière (1919-1925)*. 160 pp., 1975. . . 15 F
3. *La N.R.F. de Gaston Gallimard (1925-1934)*. 248 pp., 1976. . 33 F
4. *La N.R.F. de Jean Paulhan (1935-1940)*. . . . . Sous presse
5. *La N.R.F. de Drieu la Rochelle (1940-1943)*. 90 pp., 1975. . 15 F

## ÉDITIONS DES LETTRES MODERNES

(Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses Membres, avec une réduction nette de 20 % sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Editions des Lettres Modernes dans

---

(1) Exemplaires non numérotés, le tirage AAAG étant épuisé — ainsi, d'ailleurs, que l'édition ordinaire aux Éd. Gallimard.



la série annuelle *André Gide* et dans les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*. Commandes à adresser au Secrétaire, accompagnées du règlement par chèque à l'ordre de l'Association.)

ANDRÉ GIDE. *Cahiers annuels*, vol. 19 x 14 cm, couv. balacron.

- 1 [1970]. *Études gidiennes*. 192 pp. (21 F) . . . . . 16,80 F
- 2 [1971]. *Sur "Les Nourritures terrestres"*. 200 pp. (27 F) . . . . . 21,60 F
- 3 [1972]. *Gide et la fonction de la littérature*. 240 pp. (34 F) . . . . . 27,20 F
- 4 [1973]. *Méthodes de lecture*. 272 pp. (43 F) . . . . . 34,40 F
- 5 [1974]. *Sur "Les Faux-Monnayeurs"*. 200 pp. (45 F) . . . . . 36,00 F
- 6 [1975]. *Le Romancier*. . . . . Sous presse

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, vol. br. 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, "La Symphonie pastorale" de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp. . . . . Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 1970, 96 pp. (11 F) . . . . . 8,80 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 1972, 80 pp. (11 F) . . . . . 8,80 F
4. Andrew OLIVER, Michel, Job, Pierre, Paul : *Intertextualité de la lecture dans "L'Immoraliste"*. . . . . Sous presse

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, formats divers.

1. Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. 1967, vol. rel. toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F) . . . . . 28 F
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale*. Édition critique avec introduction, variantes, notes, documents inédits, bibliographie, etc. 1970, vol. couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F) . . . . . 24 F
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. 1971, vol. couv. balacron, 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F) . . . . . 56 F
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : Lectures de "Si le grain ne meurt" d'André Gide*. 1974, vol. br., 18 x 12 cm, 108 pp. (25 F) . . . . . 20 F

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
COTISATIONS 1976

|                  |       |
|------------------|-------|
| Membre Fondateur | 100 F |
| Membre Titulaire | 45 F  |
| Membre Étudiant  | 30 F  |

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
TARIFS 1976

Prix du N° : France, 6 F — Étranger, 7 F

Abonnement annuel (4 numéros) :  
France, 25 F — Étranger, 30 F

Règlement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76

- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS

- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

Prière de n'user du mandat comme mode de règlement qu'en cas de nécessité : il est plus onéreux pour celui qui l'envoie, et procure un surcroît de travail à la Trésorière.

M. Claude MARTIN  
Secrétaire de l'AAAG  
3, rue Alexis-Carrel  
69110 STE FOY LES LYON  
Tél. (78).59.16.05

Mme Irène de BONSTETTEN  
Trésorière de l'AAAG  
14, rue de la Cure  
75016 PARIS  
Tél. (1).527.33.79



